

LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS,

JOURNAL POLITIQUE

ET LITTÉRAIRE,

New-York.

VOL. III.

NEW-YORK, SAMEDI, 11 SEPTEMBRE 1830.

NO. 57

FRANCE.

CÉLÉBRATION DE L'ANNIVERSAIRE DE L'INDÉPENDANCE AMÉRICAINE.

Lundi le 5 juillet, un grand nombre de citoyens américains s'est réuni à Paris, chez Leintier, rue Richelieu, où ils avaient fait préparer un somptueux banquet pour y célébrer le 54^e anniversaire de l'indépendance américaine.

Le général Lafayette et M. Levasseur, invités à cette patriotique réunion, s'étaient empressés de s'y rendre.

M. Morton remplissait les fonctions de président; il était assisté par un comité composé de MM. Canonge, Clemson, A. Barnett, C. F. Johnson et A. Ventress.

Au dessert, plusieurs toast ont été portés; nous avons remarqué les suivants:

Au jour que nous célébrons!

Au président des États-Unis!

Au roi de France et à la nation française!

A la liberté civile et religieuse, le premier des droits de l'homme!

A notre hôte vénérable, l'ami de Washington, de la liberté et de l'humanité!

Après que les acclamations qui accueillirent ces toasts furent apaisées, le général Lafayette se leva, et adressa aux convives l'allocution suivante:

« Agréez mes remerciements, Messieurs, de votre aimable toast et de l'accueil affectueux qu'il a reçu de vous. Votre invitation à un dîner du 4 juillet, dès qu'elle m'est parvenue, n'a pu que me faire éprouver le sentiment d'une attraction magnétique. Pendant la succession de 53 anniversaires, soit sur les champs de la guerre, soit dans les célébrations civiles, quelquefois dans les prisons d'une royale coalition européenne, c'est toujours avec orgueil et délices que j'ai salué la grande ère de l'indépendance américaine, et offert mon hommage au soleil levant de la liberté universelle. C'est ce jour, Messieurs, que Jefferson et Adams se trouvèrent heureux d'avoir pu voir encore une fois. Quant à nous, le peu de survivants de la révolution, il nous semble voir les compagnons qui nous ont précédés, et que nous rejoindrons bientôt, regarder avec complaisance, Washington à leur tête, cette multitude de célébrations anniversaires; il nous semble que nous les entendons recommander encore, comme ils l'ont fait pendant leur vie, le maintien de cette mutuelle bienveillance américaine, de cette union entre les États, profondément enracinée, quelque puisse être le langage momentané des partis, dans le cœur de chaque Américain. Et qui peut mieux porter témoignage de cette vérité que le vétéran dont l'heureux sort a dernièrement été de visiter les vingt-quatre États de la confédération, et que l'affection du peuple a fait jouir, on peut le dire, d'une communication individuelle avec douze millions de leurs habitants.

« Et peut-être n'est-il pas hors de propos de me lever aussi en témoignage des sentiments de sympathie universelle, et de vœux fraternels que j'ai eu le plaisir de reconnaître dans la population des États-Unis à l'égard des autres États de l'hémisphère américain. Puissent-ils, à l'exemple de leurs frères aînés, par de sages institutions, par leurs vertus civiques, par une liberté pratique, obtenir au même degré les bienfaits de la tranquillité et du bonheur? Puissent-ils, malgré les suggestions de jalousies européennes, et les erreurs de préjugés locaux, trouver dans le souvenir de ce que les États-Unis ont fait pour eux, bien long-temps avant qu'aucun pouvoir européen eût consenti à reconnaître leur indépendance, ainsi que dans la ressemblance de leurs principes républicains, y trouver, dis-je, le seul moyen sûr d'arriver aux garanties d'une politique complètement américaine! Permettez-moi, Messieurs, de vous offrir un toast:

« A la constitution des États-Unis, le prix du sang, l'œuvre de la sagesse, heureux mélange républicain des droits de chaque État et de l'énergie fédérative! Puisse-t-elle toujours rester élevée bien au-dessus des disputes partielles, et sous l'unique patronage du bon sens national et du gouvernement du peuple par lui-même.

Par M. Poncet: A notre ami absent, Georges Washington Lafayette!

Par M. Levasseur: Aux États-Unis d'Amérique, véritable école pratique de la liberté civile et religieuse: puissent ses sages leçons être enfin bientôt comprises de la vieille Europe!

Par M. Barnett (consul des États-Unis): A la France! Puissent ses armes obtenir dans l'établissement de la civilisation africaine un succès aussi glorieux que celui qu'elles ont obtenu en combattant pour l'indépendance américaine!

Par M. Clemson: A la libéralité des institutions scientifiques de France. Puissent-elles être choisies comme modèle par le Nouveau-Monde!

Le Journal du Havre du 5 rapporte que la veille les citoyens américains qui se trouvaient au Havre, ont célébré l'anniversaire de leur indépendance.

Un grand dîner, auquel un assez grand nombre de Français et de citoyens de toutes les nations avaient été invités, a été offert par les capitaines américains. Ce repas solennel, comme la circonstance qu'il était destiné à célébrer, a été marqué par les toasts que plusieurs convives ont portés à la nation américaine, et à l'indépendance dont elle donne au monde un si rare et si parfait exemple.

Le capitaine Wood, du navire l'Olympia, a porté un toast à l'union de la France et des États-Unis. Un pavillon aux vingt-quatre étoiles américaines flottait sur la maison où le banquet avait lieu. Les batiments des États-Unis amarrés dans nos bassins avaient été pavoisés dès le matin de toutes leurs couleurs, et leurs équipages habillés avec autant de recherche que peuvent l'être les marins, se promenaient dans la ville sans confusion et avec la décence qui convenait à un pareil jour.

La Chronique de Glasgow raconte le fait suivant: « Une femme d'une quarantaine d'années se présente chez un chirurgien avec un enfant de deux mois qu'elle allaitait, et offre de le lui vendre pour le disséquer. Le chirurgien contient son indignation pour voir jusqu'où ira l'infamie de cette femme. Elle lui déclara son extrême misère, lui offrit de se défaire du plus jeune de ses enfants, et ajouta que, si cela ne suffisait pas, elle avait un garçon de 13 ans, dont elle se déferait de même. Le chirurgien la fit arrêter et conduire au bureau de police. On attribue l'action de cette femme à un accès de démence. »

Le total des esclaves capturés par les croiseurs anglais depuis juin 1819 jusqu'à janvier 1827, s'élève à 9,327; tandis que, depuis juin 1827 jusqu'en janvier 1830, l'escadre commandée par le commodore Collier en a capturé 12,000.

PORTUGAL.

TRAITEMENT AFFREUX DES PRISONNIERS POUR DÉLITS POLITIQUES.

Le Times contient une pétition adressée à don Miguel par les prisonniers pour délits politiques détenus à la Tour de Saint Julien. Ils seignent de croire que les indignes traitements auxquels ils sont exposés ne sont point ordonnés par le roi, mais sont dus seulement à la fureur brutale du gouverneur de la prison, le brigadier Joaquim Telles Jordao.

« On a choisi, disent-ils, pour loger les prisonniers les cachots les plus mauvais qu'offrait la prison, des cellules souterraines où le jour n'entre qu'à peine, et où la pluie cependant pénètre et cause une telle humidité qu'il a fallu souvent jucher le sol de bruyères pour empêcher les pieds d'y enfoncer. Quelques cachots ont été encombrés d'une si grande quantité de détenus que la température s'y est élevée à un tel point qu'elle y a causé des maladies éruptives et plusieurs autres affections très graves. Au nombre des personnes qui en ont été atteintes, on compte l'évêque espagnol Múnoz Torrero, D. A. Pinho et J. A. Causado. Ces deux derniers sont restés prisonniers quoiqu'ils eussent été absous par la commission chargée de les juger. Un des cachots a été inondé plusieurs fois et n'a jamais été séché, le gouverneur ayant fait fermer les étroites ouvertures par lesquelles un peu d'air et de jour pouvait pénétrer; les prisonniers maintenaient n'ont d'autre ressource pour n'être pas suffoqués que d'aller chacun à leur tour appliquer leur bouche sur les fentes de la porte: c'est de cette manière seulement qu'ils peuvent recevoir un peu de cet air que Dieu prodigue aux plus vils des animaux. Un autre cachot, nommé le principal d'en-bas, et qui se trouve à plus de vingt pieds au-dessous du sol, est aussi rempli de prisonniers qui y sont confinés, non pas depuis quelques jours, mais depuis dix-huit, vingt, et même vingt-trois mois.

« Pour ce qui concerne les aliments, les abus ne sont pas moins criants. Le gouverneur permet qu'on les fasse venir d'une seule maison, qui les fait payer à un prix exorbitant*.

« Dans la plupart des prisons de Portugal et d'Espagne, on ne fournit point de vivres aux détenus; ceux d'entre eux qui n'ont pas d'argent ne peuvent compter que sur la charité publique.

« Fréquemment on les laisse exposés à dessein à la porte, afin que la pluie les détériore. Trois ou quatre fois on a donné pour boisson de l'eau salée; on a apporté des vivres dans un état de corruption, et l'enseigne Maya, dont le gouverneur favorise les inclinations malfaisantes, les a fréquemment mélangés de poivre, de gravier... Les malades ne sont pas traités avec moins de cruauté que ceux dont la santé n'est point altérée. Des détenus, atteints de maladies graves, ont été jetés dans des cachots solitaires, sans lit, sans aliments. On leur refuse jusqu'aux conseils d'un médecin... »

Les pétitionnaires rapportent ensuite comment, en différentes occasions, le gouverneur a battu violemment ou fait battre en sa présence des détenus accusés d'avoir murmuré contre lui. Les dénonciateurs étaient des scélérats condamnés pour vol ou pour meurtre, et qu'on avait réunis à dessein aux prisonniers pour délits politiques.

« Un infâme voleur, Jodo dos Reis, avait commis deux meurtres dans la prison de Limoeiro, où il avait été jeté pour des crimes précédents; on le transféra à la tour de Saint Julien; avec ordre de l'enfermer à part; mais le gouverneur jugea à propos de le laisser libre dans la prison pour l'attacher au service de l'infirmerie. Plusieurs malades, en voyant au chevet de leur lit, au lieu d'un prêtre qu'ils demandaient, ce monstre qui ne leur était que trop connu, ont senti leurs maux redoubler, et trois sont morts de l'émotion que leur a causée son odieuse présence. Cet homme, au mois de mars, assaillit à coups de couteau deux prisonniers, dont le second parvint pourtant à le terrasser. Le gouverneur, arrivant aussitôt, s'emporta en invectives contre les prisonniers, et en fit jeter six dans un cachot, sans lit et sans table, où ils furent obligés de coucher sur le sol humide. Il fit rendre ensuite le couteau au meurtrier, qui, disait-il, était plus honnête homme que les gens qui se plaignaient de lui. »

Les pétitionnaires terminent le récit de leurs souffrances en demandant au roi pour toute grâce 1^o qu'il veuille bien ordonner que les personnes pour délits politiques soient séparées des meurtriers et des assassins; 2^o qu'une personne d'honneur et de probité soit chargée de faire une enquête sur l'état de la prison, de manière à ce que S. M. puisse être informée de la vérité.

PRUSSE.

BERLIN, 21 juin.

S. M. est revenue le 18 de la Silésie, et, depuis ce moment, la capitale semble plus animée. On raconte les détails de l'entrevue qu'ont eu à Fischbach les augustes personnages qui y étaient réunis. Au milieu des fêtes qui ont été données, on peut croire qu'il a été aussi question d'affaires; on va même jusqu'à dire que l'empereur de Russie est venu, conservant le plus rigoureux incognito, passer quelques moments sur la frontière de Silésie. Quoiqu'il en soit, on est certain que ces conférences, si elles ont eu réellement lieu, ne sont pas de nature à altérer en rien la bonne harmonie qui règne entre les rois européens.

On a dit que la régence de Terceira devait être sous peu de temps formellement reconnue par une grande puissance: il paraît que c'est encore une nouvelle prématurée. Il en est malheureusement de même des bruits qui avaient couru sur les mesures énergiques, indépendantes du traité de Londres, qu'on devait prendre pour sauver la Grèce d'un provisoire trop prolongé. La Russie paraît assez portée sous tous les rapports à sauver le nouvel état; mais il est certain qu'aujourd'hui plus que jamais les grandes puissances sentent le besoin de régler pacifiquement toutes les difficultés dont la politique européenne se trouve obsédée sur tant de points, et toutes feront ce qui dépendra d'elles pour que les questions actuellement en suspens se terminent d'un commun accord.

Ce qui semble attirer le plus vivement leur attention, c'est la situation intérieure de la France. Jusqu'à présent cependant elle n'a point encore été l'objet d'une délibération commune. Malgré les justes craintes que la marche des choses en France peut inspirer, rien encore n'est assez avancé pour que les étrangers croient nécessaire d'agir au lieu d'observer et de se tenir en repos. Sans une communication officielle ou sans l'invitation expresse du gouvernement français, il est certain qu'on ne pourrait convenablement prendre une telle initiative, et jusqu'à présent on peut croire qu'on n'a point adressé à l'étranger une telle invitation. Les journaux français cependant s'étonnaient de ce qu'une armée prussienne de 60,000 hommes qui se rassemblera cet été sur le Rhin, n'ait d'autre but que de faire des

manœuvres ; ils ajoutent que pour concentrer tant de troupes, il a fallu nécessairement aller de l'intérieur des corps considérables ; mais ils se trompent au moins sur ce dernier point, et montrent qu'ils ne connaissent point notre constitution militaire. Les provinces rhénanes fournissent à elles seules en troupes de ligne et en landwehr, même sur le pied de paix, une force bien supérieure à celle de l'armée qui va se rassembler, et, en tems de guerre elles pourraient présenter un contingent bien autrement considérable. (Gazette d'Augsbourg.)

ILES IONIENNES.

ZANTE, 25 juin.

(Correspondance particulière.)

Les dernières lettres du continent portent qu'une confédération composée des principaux chefs de la Bosnie, de l'Herzégovine, d'une partie de la Macédoine et de l'Albanie, s'est organisée dans l'intention de former une grande féodalité destinée à s'opposer aux envahissemens de la Russie. Cette association reconnaît la suzeraineté du grand-seigneur, dans le cas où il consentirait à renoncer aux nouvelles institutions introduites dans le système politique et militaire de l'empire. Renoncer au costume et à la discipline militaire des Francs, reprendre le turban au lieu de la calotte des esclaves chrétiens et au préalable rétablir le corps toujours victorieux des janissaires, tels sont les demandes des très fidèles sujets de S. H. qui veulent mourir dans la foi de leurs pères, en sacrifiant leur vie pour sa défense. Les insurgés ont déclaré qu'ils ne se départiraient pas des bases de ce système, qui paraît être celui des principales villes de la Turquie, dont on a pu comprimer l'opinion, mais qu'on ne parviendra jamais à convertir au nouveau système. A cet effet, on a organisé des comités d'union, à Seraglio en Bosnie, à Pristina dans l'Arnautlik, à Fotchia, à Gasco, à Scodra, à Elbassan, à Berat, à Janina, à Larisse, à Jacovo, à Kuptuli-Vardar, à Samocovo. Les Serviens, quoiqu'en partie émancipés par le traité d'Andrinople, ont donné leur adhésion à un plan qui tend à détruire l'empire de Mahmoud II, regardé comme un de ces fanfarons dépourvus d'énergie, plus propre à bouleverser qu'à régénérer les états. On lui adresse ce reproche dans la note que les insurgés ont adressée à la Porte du grand seigneur, auquel ils font un crime d'avoir accepté les conditions que lui ont imposé les infidèles Moscovites. On assure qu'on ne mêle plus le nom de Mahmoud aux prières publiques et aux acclamations qui ont lieu deux fois par jour, dans les villes où résident des pachas ou de grandes autorités prévétales.

Les affaires sont, dit-on, sur le même pied dans l'Asie mineure ; quant au pacha d'Egypte, il attend avant de prendre un parti, bien décidé à ne pas remettre son sort à la discrétion d'un cabinet abâtardi. On croit même qu'il n'est pas étranger à ce qui se passe dans la Romélie ; c'est ce que le tems nous apprendra.

La nouvelle du refus fait par le prince Léopold de régner en Grèce, a relevé les espérances des Turcophiles. On aurait volontiers fait des feux de joie à Smyrne dans le quartier des Francs. Quant aux Turcs, ils semblent résignés : que ce soit un chien blanc ou chien rouge, qui gouverne les Grecs, peu leur importe, et même ils ne veulent plus en entendre parler. Cela n'empêche pas les partis qui règnent en Morée de se harceler et de se déchirer, grace aux influences étrangères, sans lesquelles la nécessité les aurait déjà mis tous d'accord. Force eût été de s'en tenir à la charte d'Épidaure, de se gouverner municipalement, de labourer, de garder ses troupeaux, de naviguer et de commencer par où il faudra finir.

La piraterie a complètement cessé dans l'Archipel. Le grand-seigneur pense à octroyer une Charte aux Samiens, qui s'en moquent, et aux Crétois qui la recevront avec reconnaissance, vu le mauvais état de leurs affaires. Pour ce qui est du comte Capo-d'Istria, malgré ses bonnes intentions, on s'obstine à le regarder comme un agent de la Russie, vivant dans l'espérance d'une grande restauration de l'empire grec d'Orient, qu'on pourra appeler le *Second Bas-Empire*, puisqu'il ne se composerait que d'orgueil et de servitude.

POLOGNE.

VARSOVIE. — L'empereur et roi a fait la clôture de la diète par le discours suivant :

« Représentans du peuple polonais, avant de résumer les travaux de la première session, je dois vous féliciter sur l'accord unanime avec lequel vous avez, conformément au désir exprimé antérieurement par le sénat, donné un mémorable exemple de reconnaissance nationale envers le restaurateur de votre patrie. On avait jugé nécessaire le complément des loix sur les hypothèques ; vous l'avez voté. La loi qui règle l'usage de la vaine pâture et de l'affouage prévient un grand nombre d'affaires contentieuses, et assure la paisible possession des propriétés. Vous avez réprimé le vagabondage et mis néanmoins en même tems la liberté personnelle sous la protection des lois et de leurs formes tutélaires. Tels sont les résultats avantageux de vos délibérations. Le sénat, ce premier corps de l'état, avait justifié toute ma confiance en adoptant à l'unanimité un projet, qui obviait à une partie des inconvéniens de la loi rendue en 1825 sur les motifs de nullité dans les affaires matrimoniales et sur le divorce. Il est à regretter que la chambre des nonces ait rejeté ce projet et ait cru devoir maintenir une disposition qui compromet essentiellement la tranquillité des familles, trouble la paix des consciences et dont le changement est impérieusement commandé par les considérations les plus puissantes. Vos différentes propositions seront mûrement examinées et je vous ferai connaître les résolutions que j'aurai prises à cet égard. Elles seront fondées sur des motifs d'équité et d'ordre public, ainsi que sur la sollicitude constante avec laquelle je ne cesserai, bien qu'étant loin de vous, de veiller sur vos véritables intérêts. »

RUSSIE.

ODESSA, 1^{er} juillet.

Il y a eu à Sébastopol des rixes sanglantes entre les habitants et les gardes du lazareth ou établissement de quarantaine. Plusieurs individus ont perdu la vie. Notre gouverneur, le général Woronzoff, est parti sur le champ pour cette ville, afin d'y prendre une connaissance exacte des choses.

Des bandes de soldats turcs qui ont quitté leurs drapeaux infestent les environs d'Erzeroum et attaquent les voyageurs. Toutes les relations commerciales sont interrompues dans ces environs. Le général Paskévitch a demandé un congé pour aller en Russie soigner sa santé détruite par les fatigues de la guerre.

TURQUIE.

Des journaux de Smyrne jusqu'à la date du 20 juin ont été reçus par les rédacteurs du *Boston Daily Advertiser*. L'affranchissement d'Athènes et de Négrepont (l'ancienne Eubée) du joug des musulmans, intéresse également les hommes instruits, les philanthropes, et les chrétiens.

Une lettre du 5 de Napoli annonce que les turcs se disposaient à évacuer Athènes et Négrepont, et que leur retraite ne donnerait lieu à aucune difficulté. Quelques turcs arrivés à Smyrne y avaient affrété des navires pour transporter dans cette ville les familles musulmanes de Négrepont, et les ordres pour l'évacuation immédiate de l'île ont déjà été publiés par la Porte.

D'après une lettre de Constantinople du 12, il paraît que le commodore Biddle et M. David Offley, plénipotentiaires des États-Unis, ont eu le 7 du même mois leur audience de congé du reiss-effendi et de Caimacan Pacha, et que le 9, ils sont partis pour Smyrne. Le troisième plénipotentiaire, M. Charles Rhuid continuera à résider quelque tems à Constantinople. Le comte Orloff en est parti le 5 pour Odessa.

On écrit d'Alexandrie en date du 17 mai que le rapport d'une mésintelligence entre la Porte, et le Pacha d'Egypte est dénué de fondement. Les préparatifs militaires de Méhemet Ali n'ont pour objet que des mesures de précaution, indiquées par la nécessité de se mettre en garde contre les desseins des grandes puissances de l'Europe.

Le vice-amiral Letellier, français, au service du vice-roy d'Egypte s'est noyé en traversant dans un canot la baie d'Alexandrie ; Osman Bey et un français, capitaine d'artillerie, accompagnaient l'amiral. Osman Bey est le seul des trois qui se soit sauvé.

Le *Courrier* de Smyrne parle avantageusement des écoles établies par M. Brewer, et de la société qui en a donné le plan et fourni les moyens. Plusieurs établissemens de cette nature ont été faits, dit le journal, dans les îles de l'archipel, qui béniront désormais les membres d'une société qui se sont dévoués à servir l'humanité en propageant l'instruction.

Le *Courrier* du 20 fait mention de l'arrivée à Smyrne de M. Michaud, auteur de l'histoire des croisades, qui se propose d'explorer le pays qui a été le théâtre des événemens pour acquérir des connaissances précises sur sa géographie. Il est accompagné de six personnes, au nombre desquelles se trouvent deux ingénieurs géographes.

Le paragraphe suivant du *Courrier*, fera connaître de quelle nature sont les alarmes de la population de Smyrne, la mieux gouvernée sans contredit de tout l'empire turc.

« Depuis quelques jours des rumeurs sinistres ont été semées dans la ville au sujet d'exécutions nocturnes qui auraient été ordonnées par le gouverneur Jussuf Pacha. On affirme que près de cent personnes ont été noyées, sans avoir été entendues, sans procès, et presque au moment de leur arrestation. Nous avons fait des recherches sur cette étrange rumeur ; et nous nous sommes convaincus, que personne ne peut spécifier un fait, ou nommer une victime. Le chancelier du consulat de France sous la protection duquel les grecs sont placés n'a pas eu connaissance qu'un seul individu ait disparu, et aucune plainte ne lui a été portée à ce sujet. »

Le 14 avril, le comte Nesselrode et Halil-Pacha ont signé à Petersbourg une convention par laquelle S. M. l'empereur de toutes les Russies s'engage à remettre au Sultan 3 millions de ducats y compris un million concédé antérieurement à l'acceptation du protocole qui a fixé le sort de la Grèce ; et à faire évacuer par ses troupes les principautés de la Moldavie et de la Valachie, à l'expiration d'une année, c'est-à-dire, lorsque la Porte aura satisfait en entier au paiement des indemnités en faveur du commerce, stipulées dans le traité d'Andrinople. Les Russes passeront le Danube après le premier paiement, et retiendront possession de Silistrie jusqu'à ce que la dette soit totalement liquidée. Cette convention, ratifiée par l'empereur de Russie, était accompagnée d'un ordre de rappel au comte Orloff, porté par un aide-de-camp du comte Diebitsch qui est arrivé ici dans la matinée du 15. Le comte Orloff se mettra en route aussitôt que le grand seigneur aura ratifié la convention.

SUISSE.

BERNE, 4 juillet.

Le discours d'ouverture de la Diète fédérale prononcé par S. Exc. M. l'avoyer Fischer, président de l'assemblée, en séance publique, et avant la prestation du serment, s'est borné à des aperçus généraux et à des réflexions patriotiques sur l'heureuse situation de la Suisse, ainsi que sur les devoirs que cet état prospère lui-même impose aux peuples et aux gouvernemens.

En séance close, M. le président a développé le tableau succinct des relations extérieures et intérieures des cantons. Il a exprimé les regrets que laisse la démission de M. le chancelier fédéral, qui, par raison de santé, quitte une place qu'il a honorablement remplie durant une longue série d'années. M. le président a ensuite rendu compte des négociations enta-

mées sur le code pénal des régimens capitulés, ainsi que des transactions non officielles sur la part à prendre par les Suisses desdits régimens à l'expédition contre Alger.

Dans la 2^e séance, M. Mousson fils a été admis aux séances de la Diète, comme suppléant au chancelier fédéral.

L'assemblée s'est ensuite occupée de quelques résolutions prises l'année dernière, mais suspendues par le refus d'adhésion de divers cantons.

Les cantons de Berne, Uri, Schwitz et Unterwalden ont produit leurs précédentes déclarations contre le Concordat du 8 juillet 1819 sur les suites de changement de religion ; on a, en conséquence, résolu d'en réitérer la demande.

Les cantons de Fribourg et de Schaffhouse ayant adhéré au principe que les mariages irréguliers conclus dans l'étranger ne doivent pas être punis de la perte du droit de bourgeoisie, il ne reste plus maintenant que Schwitz, Uri, Unterwalden et Glaris, comme cantons dissidens.

Fribourg et Neuchâtel ont adhéré aux mesures de police prises contre les vagabonds. Le Haut-Unterwald, le seul des cantons qui n'y ait pas encore adhéré, s'est réservé le protocole ouvert.

Les cantons de Schwitz et de Neuchâtel ont donné leur adhésion au conclusum de la Diète, relativement aux peines de bannissement prononcées contre les étrangers. Unterwalden seul a pris l'affaire *ad referendum*.

Le canton de Fribourg ayant reconnu que l'enrôlement de ressortissans suisses dans des services étrangers non-capitulés, n'empêche pas la perte du droit de bourgeoisie, il ne manque plus à ce concordat que l'adhésion du Haut-Unterwald, dont le refus laisse, dans des cas de ce genre, la peine de douze années de bannissement.

Déjà l'année dernière, treize cantons avaient reconnu en principe que, dans le cas où un étranger, enrôlé dans un régiment suisse capitulé, serait, par cela même devenu *Heimathlos*, le canton dans la compagnie duquel il a été enrôlé, devait lui accorder un droit de bourgeoisie. Aujourd'hui six autres cantons viennent d'y adhérer. Uri, Schwitz et Unterwald ont laissé la chose *ad referendum*.

Quinze cantons se sont prononcés contre l'enrôlement d'étrangers ; Uri, Schwitz, Unterwald, Glaris et Valais n'avaient d'instructions que pour le *referendum*.

Schwitz, Unterwald, Fribourg, Schaffhouse, Appenzell et Valais n'ont point encore cette année adhéré au concordat tendant à donner un droit de bourgeoisie aux *Heimathlosen*. On a, en conséquence, résolu de leur adresser une nouvelle invitation.

CAUSE DE LA CHUTE D'ALGER.

QUE FAIRE D'ALGER ?

En vers, en prose, dans les temples, au théâtre, chacun s'évertue sur Alger ; chacun, dans des vues faciles à pénétrer, tire l'événement à lui. Aujourd'hui, la chute d'Alger est exaltée comme un triomphe de premier ordre. Naguères on répondait à des craintes exprimées sur les difficultés de l'entreprise : *Que parlez-vous d'un nid de pirates, que quatre coups de canon feront voler en éclats ? Si Alger ne se soumet, Alger sera châtié.* C'était un ennemi indigne de la France. Ainsi parle le vulgaire, passant d'un système à l'autre. Nous verrons autre chose dans la guerre d'Alger. Comme Français, nous applaudissons autant que tout autre au succès, mais il ne nous éblouit pas ; notre mémoire qui nous rappelle l'histoire militaire des vingt dernières années de la révolution nous préserve de toute exagération. Nos pensées remontent plus haut et à d'autres sources. Qu'est la guerre d'Alger ? un pygmée entre un géant, une cité contre la France, la barbarie contre la civilisation la plus recherchée, la plus avancée dans l'art militaire. L'Afrique et l'Asie incivilisées ne peuvent se mesurer avec l'Occident pourvu de tous les moyens d'une civilisation croissante. L'Afrique et l'Alger étaient à la France ce que l'Amérique était à l'Espagne, quand celle-ci y apparut armée de foudres inconnues aux habitans de ces climats. Les Arabes fuient nos obus et nos fusées comme les Mexicains fuyaient les mousquets des Espagnols ; quelques régimens Français avaient conquis l'Inde, quelques régimens anglais la contiennent dans la soumission. Quinze jours ont suffi pour abattre Alger, étranger à la civilisation française. C'est-on que si l'armée qui couvrait cette place, eût été formée d'Européens, si la population eût été européenne, si les remparts eussent été tracés et défendus par les mains savantes des militaires européens, croit-on qu'Alger eût été réduit dans 6 jours ? Quand les croisés allaient s'ensevelir dans la Palestine et dans l'Afrique, la civilisation des Sarrasins surpassait celle des occidentaux d'alors ; leurs armes l'emportaient sur les nôtres ; le feu grégeois donnait à ces peuples la supériorité que l'artillerie et les fusées à la Congreve ont fait passer aux occidentaux. Les successeurs des califes, tels que Saladin, Noradin, et vingt autres, l'emportaient de beaucoup sur leurs adversaires venus des trônes de l'occident ; mais la civilisation s'est arrêtée dans l'orient ; elle a marché dans l'occident. Avec elle la supériorité a passé et s'est fixée de notre côté. Charles-Quint avait triomphé de Tunis : il échoua devant Alger, mais sous les coups des éléments, et non pas sous ceux de ses ennemis, comme on a vu l'armée française céder aux frimats plutôt qu'aux armes de ses adversaires. Deux années consécutives ont fourni la démonstration de cette insurmontable supériorité que donne la civilisation. En 1829, l'empire ottoman, le Danube, le Balkan n'ont pu arrêter la marche de 50,000 Russes, forts de toutes les armes de la civilisation. En 1830, Alger couvert par 60,000 défenseurs, a dû livrer ses remparts à 30,000 Français, menacés de toutes les intempéries de la mer et du climat.

C'est donc à la civilisation que dans nos sociétés modernes tout se rapporte ; c'est d'elle que tout vient, c'est elle qui est à la fois la mesure et la règle de tout. Alger est un nouveau monument de cette vérité : sa chute est la conséquence et le châtiment de son incivilisation ; mais si Alger est une conquête de la civilisation, à son tour celle-ci va en faire une nouvelle au profit de l'humanité : notre âge si décrié, va voir disparaître le brigandage maritime, qui, depuis des siècles, rendait la Méditerranée tributaire de quelques repaires de forbans, comme

il a vu disparaître la traite des nègres : ce sont deux grands faits honorables pour cette époque, et que l'humanité devra à la philosophie, au libéralisme, qui, ainsi qu'elle, sous un autre nom, poursuit la réformation des difformités qui affligent et souillent les sociétés humaines. Était-ce de ces grands et nobles intérêts que l'on s'occupait dans les tems qui sont l'objet de tant d'éloges et de regrets ? Mais que faire d'Alger ? Question très-oiseuse, car elle est décidée à l'avance. Tout en rendant justice aux écrivains qui s'attachent à établir les droits et les convenances de la France dans cette question, il est bon de leur faire observer que dans de pareils sujets, il n'y a pas à s'occuper d'un seul, mais aussi de ce qui touche les autres et des suites que pourrait avoir la revendication de ces droits et de ces convenances.

Ainsi, dans le cas actuel, on peut demander si la jalouse Angleterre souffrirait un grand établissement français au centre de la Méditerranée, coupant cette mer en deux parties, interceptant la route de Gibraltar à Malte, à Corfou et dans le Levant ; si cette possession rendrait ce qu'elle coûterait, si elle serait reconnue par la Turquie, suzeraine d'Alger, et n'exposerait pas à des guerres continuelles avec les populations africaines, comme l'Espagne l'a éprouvé à Ceuta avec les Maures. Charles II, roi d'Angleterre, avait convoité ardemment la possession de Tanger ; il s'empessa de s'en débarrasser, comme d'un vampire pour ses finances. Cette question d'Alger rentre dans la grande question de l'ordre colonial, auquel la civilisation, la révolution de l'Amérique, et la suprématie maritime de l'Angleterre ont donné une nouvelle face. La France a possédé le Canada, la Louisiane, les Antilles et l'Inde ; elle n'a pu les soustraire à l'action d'une puissance maritime supérieure à la sienne. La prudence doit tenir la France éloignée de toute vue d'accroissement : on ne lui a pas pardonné ses grandeurs. Dans ces derniers jours, au parlement britannique, il a été dit qu'on ne lui permettrait pas d'y revenir ; l'Angleterre applaudit à ses efforts contre ses ennemis intérieurs, elle deviendrait son ennemie au moindre signe d'ambition.

Il faut savoir aimer la France, au risque de lui déplaire, en lui disant la vérité : avec ses avantages de sol, de climat, de production, de génie, de population, la France n'a qu'un seul besoin, celui de consolider un gouvernement régulier, d'après les bases immuables d'un véritable ordre social. Là est la nécessité, là est la vraie conquête. Qu'elle soumette ceux qui dans son propre sein, depuis quarante ans, arment en course contre ses libertés, et elle verra si dans l'univers entier, elle a quelque objet à convoiter : du reste, tout sera bien, tout sera accompli, quand laissant Alger à qui de droit, on aura scellé la porte de ce repaire, on aura fait restituer par son maître le fruit des brigandages sur lesquels il avait fondé sa fortune, et quand on aura transporté sur notre sol les races précieuses d'animaux que nourrissent les rivages africains. Depuis 1814, des ministres bien peu avisés ont fait coloniser quelques parties de la Guinée et de Madagascar. Qu'on compare la recette de ces établissements avec leurs dépenses : qu'on songe à ce que coûtent en hommes et en argent la Martinique et la Guadeloupe, et qu'on apprenne ainsi ce que valent des colonies, surtout celles qui, par leur importance, sont faites pour exciter beaucoup de jalousies. Il en est des colonies comme des édifices : les devis sont séduisants, mais leur exécution est plus profitable aux entrepreneurs qu'aux propriétaires.

DE PRADT.

L'Afrique semble destinée à illustrer le nom de Kléber. Des lettres particulières nous apprennent que dans une des dernières batailles le neveu du célèbre général, chef de bataillon au 1^{er} léger, et portant le nom de Kléber, attaqua le premier avec son bataillon et enleva la position occupée par les troupes du bey de Constantine, malgré la supériorité de leur nombre, et que ce brave militaire, après des prodiges de valeur, est parvenu à conserver aux Français la position avantageuse dont il avait débarrassé les barbares.

MEXIQUE.

VÉRA-CRUZ. — Le *Faro*, journal de la Vera-Cruz, du 9 août, publie la loi du Congrès relative à l'élection des députés. Le choix des électeurs devra être fait le premier dimanche de septembre, et pour avoir le droit d'élire, il faut être citoyen du Mexique, avoir résidé une année dans le lieu où le vote est émis, être âgé de 21 ans, ou de 18 ans si l'on est marié, et finalement avoir un état ou un métier, ou des moyens d'existence. Les personnes qui auront réuni la majorité dans les premières élections, se réuniront ensuite, et après avoir fait choix d'un président sachant lire et écrire, et de deux secrétaires, elles procéderont à l'élection des députés. Le *Faro* se plaint des obstacles imposés au commerce du pays, et réclame fortement contre les restrictions qui existent aujourd'hui. Ce journal ne fournit d'ailleurs aucune communication importante.

ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK.

Elle est grave, la leçon qu'ont reçu les rois de l'Europe dans les derniers jours de ce mémorable mois de juillet, et l'attitude de la nation française est tellement imposante, autant que nous pouvons en juger par les rapports partiels et sans suite des journaux anglais, que le monde européen semble en être frappé comme de la foudre. L'étonnante universalité des éloges donnés par les Anglais à ce mouvement décisif, est au moins un signe certain du respect qu'il a imprimé à ses ennemis, et une garantie, quant à présent, de l'indépendance de la France dans la direction de ses propres affaires. Aujourd'hui, nous en avons la confiance, elle est complètement affranchie

de la domination humiliante de la branche aînée des Bourbons. L'expression unanime de l'indignation populaire en donne la certitude, et nous affirmons que la nation n'a rien à craindre des baïonnettes étrangères, si les chefs des partis qui existent en France, sacrifiant de moindres intérêts à la félicité publique, suivent le grand exemple de vigueur et de sagesse donné par le peuple lui-même et ne comptent leurs forces que pour en user contre l'ennemi commun. Le pouvoir de cet ennemi est loin d'être méprisable ; car, malgré la perfidie de sa politique pendant les quinze dernières années, malgré son intention évidente de détruire la Charte, à l'ombre de laquelle on supportait son règne, le tems, les intrigues ont recréé le parti presque éteint des Bourbons. A en juger par les élections, environ un sixième de la nation serait entré dans ce parti anti-national. La tête en est tombée, mais le corps reste. Offrira-t-il quelque résistance en faveur de Charles X, de son fils ou de son petit-fils ? cherchera-t-il à lever l'étendard de la guerre civile et à créer une nouvelle Vendée ? ou, se jugeant trop faible, se soumettra-t-il au nouveau gouvernement ?

Les actes de ce parti seront indubitablement dictés par la marche des cabinets anglais et autrichien. Malgré l'inclination du premier ministre d'Angleterre à soutenir cette famille, dont par une étrange fatalité il a provoqué plus que tout autre individu, un seul excepté, l'élévation et la chute, il est des lois imposées par la nécessité, devant lesquelles doivent fléchir les caractères impérieux, même celui de lord Wellington, quel qu'invincible que fût dans d'autres circonstances son antipathie pour les libertés de la France.

Ces lois de nécessité existent aujourd'hui dans la situation précaire du premier ministre d'un Roi dont la popularité est trop récente, pour qu'on admette qu'il osât, au mépris du vœu public, former une ligue contre la liberté d'un voisin généreux ; ainsi que dans la position critique des affaires en Angleterre, mais surtout en Irlande, aucun de ces royaumes ne pouvant soutenir le fardeau de taxes nouvelles, et les charges d'un emprunt.

Nous pensons que l'Angleterre, écrasée sous le poids d'une dette de 800 millions sterling, et ayant sous les yeux les leçons de sa politique antérieure, abandonnera la cause désespérée de Charles X et de son fils. Mais en retour de cet acte de magnanimité de sa part, elle exigera probablement du nouveau gouvernement l'évacuation d'Alger, et des garanties de la continuation de la paix.

Quant à l'Autriche, dont le ministre dispute à celui d'Angleterre la honte d'avoir conseillé ce coup d'état, cette puissance arrive graduellement au point où elle devra sentir à son tour les effets de sa politique à la fois tyrannique et mielleuse. S'il est vrai que le prince de Metternich a tellement méconnu l'opinion publique en France qu'il ait conseillé les folles mesures des ministres de Charles X, les successeurs de son souverain auront peut-être à regretter un jour son influence sur l'empereur actuel ; et il ne serait pas impossible que nous vissions nous-mêmes l'orgueilleuse maison de Habsbourg rentrer dans la solitude de ces montagnes d'Helvétie d'où elle sortit il y a 600 ans. Sans doute lord Wellington et M. de Metternich ne négligeront rien pour allumer et entretenir la guerre civile en France, mais quelles que soient leurs manœuvres secrètes, ils n'ont ni le pouvoir, ni les moyens d'agir ouvertement.

La Russie considérée sous le rapport de ses relations extérieures, ne peut que gagner au changement de gouvernement en France ; quelle que soit sa nuance, il sera toujours national, indépendant de l'Angleterre et de l'Autriche, et par conséquent favorable à la Russie. Cette puissance, malgré les regrets que lui fera éprouver le grand principe de cette seconde révolution, ne doit pas s'y opposer, et elle bornera son intervention à des intrigues diplomatiques. A peine est-il nécessaire de remarquer que les autres cours de l'Europe ne peuvent exercer aujourd'hui aucune influence ; leurs démonstrations seront insignifiantes aux yeux des chefs du gouvernement français, et isolément, elles n'exciteront pas même leur attention. La forme du gouvernement, et le degré de liberté dont jouiront les Français, dépendront de la nation. Elle seule décidera entre les trois partis qui se présentent : *Le duc d'Orléans, le duc de Reichstadt, et la République.*

Mais quelle marche suivra-t-on pour cette importante élection ? On ne peut supposer que la Chambre des Députés, envoyée par les départemens pour discuter des articles de budget, s'arroge le droit de donner un souverain à la France. Quelques uns de ses membres présents à Paris pendant cette rapide révolution, autorisés par le silence de la Chambre des Pairs, ont cru de leur droit et de leur devoir de nommer à l'instant un gouvernement provisoire, des commissaires auprès de chaque administration, et jusqu'à un lieutenant-général du Royaume, mais la forme du nouveau gouvernement ne peut être adoptée que par une élection populaire, dans toute la France, au par la majorité des électeurs que chaque département devra nommer pour le représenter. Les membres du gouvernement provisoire et les ministres, qu'ils ont désignés, auront donc sur les destinées futures de la France, une influence moins grande que quelques personnes semblent le supposer ; mais le mode d'élection décidera en quelque sorte la question : des députés envoyés par les provinces donneront probablement leurs suf-

frages au duc d'Orléans, nous croyons que le peuple choisirait Napoléon II.

Le duc d'Orléans, lieutenant-général du royaume, possesseur d'une immense fortune, placé sur la scène des événements, a bien des chances de succès. Son caractère personnel n'étant point exempt de ces faiblesses, de ces vacillations, qui offrent aux ministres à venir la perspective d'exercer une grande influence, et les vicissitudes de sa vie passée garantissant qu'il acceptera la couronne, pour ainsi dire à quelque condition que ce soit, on peut le considérer comme le candidat dont la position est la plus forte. Son parti se compose des grands propriétaires, des hommes de finance, et des fonctionnaires qui se seront fait garantir d'avance la conservation de leurs charges et de leurs emplois.

Mais ce serait une erreur de croire que la popularité du duc d'Orléans s'étende au-delà des barrières de la capitale ; il est inconnu à presque toutes les provinces ; et dans les parties de la France où sont situées ses immenses propriétés il est loin d'avoir des amis. L'enlèvement de quelques branches d'arbres, les moindres délits sont poursuivis par ses agens avec une rigueur qui, plusieurs fois, a occasionné des soulèvements et par suite des condamnations parmi la classe malheureuse. Toujours en réclamation pour augmenter son immense fortune, la publicité et la perte de plusieurs procès ont montré en lui un amour des richesses qu'on n'aime pas à rencontrer dans un prince. Son caractère politique n'est pas non plus exempt de taches, et si ses partisans citent en sa faveur des services à l'armée républicaine de Dumouriez, le parti contraire ne manquera pas de dire, qu'après les excès révolutionnaires de son père, sa carrière n'était plus de son choix, et on se rappellera comme preuve du peu de confiance que l'on doit avoir dans ses principes, qu'à son retour en Angleterre, les portes d'Hartwell ne lui furent ouvertes qu'à cette condition à laquelle il se soumit, de faire amende honorable, devant toute la noblesse émigrée qu'on put rassembler, pour sa conduite et celle de son père pendant la révolution.

Depuis 15 ans, s'entourant des hommes que la cour repoussait, flattant les chefs du parti libéral, sa timidité l'empêcha de saisir les occasions qui plusieurs fois se sont présentées de s'emparer d'un trône vers lequel il n'a cessé de porter ses regards. Conspirant dans l'intérieur de son palais et tremblant au moindre regard du Roi, il avait fini par éloigner de lui un grand nombre de ses amis qui, connaissant sa faiblesse, craignaient de se trouver compromis et abandonnés au moment du danger.

Le rival le plus redoutable pour le duc d'Orléans a le double malheur d'être éloigné du théâtre des événements, et d'être gardé à vue par ses géoliers. Il compte plusieurs amis dans les membres du gouvernement provisoire et les députés appelés à la nouvelle chambre, mais dans ce premier moment personne ne se présentera pour promettre en son nom des places, des titres et des richesses, et il est douteux qu'il se trouve parmi ses partisans assez d'accord et de dévouement pour balancer tous les moyens de succès du duc d'Orléans, dans le cas où la question ne serait pas décidée par le peuple lui-même. Aux yeux du peuple, Napoléon II est le souverain légitime de la France, puisque les votes de quatre millions d'électeurs ont placé son père sur le trône. La chambre des députés, après l'abdication de l'Empereur en faveur de son fils, reconnut le jeune Napoléon, et les deux tiers de ces députés, dont cinquante viennent d'être choisis de nouveau, se réunirent chez M. Lanjuinais pour y signer une protestation contre les Bourbons en faveur de Napoléon II. Les rois de l'Europe, en ramenant l'ancienne dynastie, se sont peu inquiétés des suffrages ou des répugnances du peuple ; la force n'a pu détruire les droits qu'il avait conférés, ils existeront jusqu'à ce que, consulté de nouveau, il manifeste sa volonté.

Certes, il faudrait être bien aveugle, ou bien opposé au bonheur de la France pour ne pas désirer qu'elle put adopter l'admirable gouvernement des États-Unis ; c'est le rêve de quelques hommes de bien qui déjà ont combattu pour ces institutions, c'est l'espoir de la partie éclairée de la jeunesse française, qui est éminemment républicaine, mais malgré tous leurs efforts et la pureté de leur cause, nous doutons de leurs succès ; les sanglantes journées de 93 sont encore trop près de nous, et quoique les circonstances ne soient plus les mêmes, leur souvenir effraye encore une grande partie de la nation qui craint de voir reparaître la hache du bourreau et la flamme des incendies.

Ce parti républicain, à la tête duquel se place naturellement M. de Lafayette, ne négligera rien pour faire triompher une si noble cause ; mais si, comme nous le pensons, le succès de la couronne pas ses efforts, il se réunira à celui du duc de Reichstadt. Il préférera sans contredit le fils du souverain qui fut nommé par le peuple, au duc d'Orléans, auquel on ne reconnaît d'autre titre que celui d'appartenir à une famille qu'on repousse ; les patriotes ne pourront oublier que dans ces derniers événements ce prince n'a paru qu'après la victoire, lorsqu'il pouvait se rendre digne du trône en présentant le premier sa poitrine au fer des soldats et en se mettant à la tête de cette héroïque population de Paris qu'il veut gouverner aujourd'hui quoiqu'il n'ait pas su partager ses dangers.

SCIENCES PHYSIQUES.

CURIOSITÉS NATURELLES DU PAYS DES BIRMANNS.

La nouvelle conquête des Anglais, dans l'Inde, n'a pas encore été visitée par des naturalistes uniquement livrés à la science, en état de faire et de constater les découvertes que cette contrée semble promettre. Suivant les rapports des officiers militaires et civils qui ont pénétré dans l'intérieur, on y voit des animaux inconnus partout ailleurs, ce qui fait soupçonner que la flore du même pays pourrait offrir aussi des espèces nouvelles. Jusqu'à présent, l'attention des observateurs ne s'est portée que sur quelques animaux, les arbres fruitiers, les bois propres aux constructions ; on a pensé à l'utile, et, en effet, c'était par là qu'il fallait commencer. Le tems approche, sans doute, où la curiosité des savans aura son tour ; et même il serait équitable de s'occuper aussi du grand nombre d'admirateurs de la nature qui ne sont pas savans.

Un des premiers objets qui aient annoncé que cette partie de l'Inde possède en propre des richesses naturelles que l'on ne trouve point ailleurs, est une très-petite perruche, la plus petite que l'on connaisse actuellement, car elle n'est pas plus grande qu'un moineau. Son plumage d'un beau vert, un cramoi brillant sur la poitrine et la gorge, le dessus de la queue de la même couleur, le dessous des ailes d'un bleu brillant ; tout, dans ce petit oiseau, semble fait exprès pour charmer les yeux de l'observateur ; mais il est silencieux, sans cesse agité dans sa cage, où il paraît beaucoup se déplaire. On peut le comparer, à quelques égards, au bel oiseau d'Europe que les ornithologistes ont nommé *jaseur de Bohême*, quoiqu'il ne soit pas plus commun en Bohême qu'ailleurs, et qu'il ne dise mot lorsqu'il est en cage, où il est très-difficile de le conserver. On parle aussi d'un scarabée vert et or, du plus grand éclat, dont les femmes du peuple se font des pendants d'oreille, et qui paraît manquer aux plus belles collections de l'Europe.

Parmi les insectes les plus incommodes dans le pays des Birmanms, et qui paraissent moins importuns dans l'Hindostan, on fait une mention spéciale d'une grande espèce de fourmi, dont les vieilles maisons sont infestées, et dont les habitations nouvellement construites ne sont pas tout-à-fait exemptes. Elles vous assiègent, vous en êtes couvert ; et, si vous avez l'imprudence de les troubler, une douloureuse piqure punit votre témérité. Les suites ordinaires de ces piqures sont une inflammation et une enflure qui durent trois ou quatre jours. Les incommodes commensaux qui vous exposent à ce danger ne sont pas moins redoutables dans l'Inde que les guêpes en Europe. Malheureusement elles ne vous débarrassent point d'innombrables légions de petites fourmis, de même espèce que celles de l'Europe, et qui envahissent ainsi toutes les habitations.

Environ six à sept semaines avant la saison des pluies, dès qu'une lumière est allumée, elle est le point de réunion des ourmis ailées, des punaises vertes, et d'une multitude d'autres insectes qui accourent dans toutes les directions. Comme les fourmis ailées ne possèdent que pour quelques moments la faculté de s'élever dans l'air, votre table, vos mets, votre personne se couvrent de ces éphémères. Les ténèbres sont le seul refuge que vous ayez contre cette espèce de pluie animale. « J'étais invité, dit un agent de l'administration, à une partie de plaisir préparée par des officiers cantonnés au bord d'un lac : on devait y faire bonne chère, et, après une assez longue abstinence à laquelle j'avais été réduit, ce repas était une bonne fortune qui venait très à propos. Le soleil se couche, la fraîcheur du soir permet de respirer, on se met à table : quel désappointement ! en un moment, les potages, les jus, les sauces, tous les plats furent couverts de ces maudits insectes et de leurs ailes ; bientôt notre souper disparut sous une couche épaisse de fourmis. On n'avait pas même le loisir de remplir un verre de vin, et de le boire, à moins qu'on ne prit la résolution d'avaler en même tems une douzaine d'insectes qui s'y étaient précipités. »

Les Birmanms profitent du moment où ces fourmis prennent leur vol, pour en faire d'amples provisions, et préparer un mets délicieux, suivant quelques Européens, et recherché par tous les indigènes. Les moyens de faire, dans la saison convenable, une récolte abondante de fourmis consistent à placer une lumière dans les lieux où l'on s'attend à les voir paraître, et à l'environner de plats remplis d'eau. On multiplie ces pièges autant qu'on le peut ; toute la vaisselle de la maison y est employée. Dès que la récolte est terminée, on sépare les ailes des fourmis, et les corps sont préparés suivant les préceptes de la gastronomie birmane. On prétend que, pour prendre goût à ce mets, il faut n'avoir pas assisté à la préparation.

Un autre fléau de ces contrées, c'est l'innombrable race des corbeilles : ces oiseaux, perchés sur les arbres, les rochers, les édifices, étourdissent par leurs cris, et guettent sans cesse l'occasion de commettre quelque larcin. Un poussin ne peut s'écarter un instant de l'aile protectrice de sa mère, sans qu'un brigand ne fonde du haut des airs, et ne le punisse de sa témérité. La vigilance, l'adresse et le courage de la poule ne résistent point au nombre des ennemis, à l'opiniâtreté de leurs attaques : sa couvée ne peut réussir, tous ses petits lui sont enlevés avant qu'ils soient devenus assez forts pour se défendre. Si l'on n'a soin de leur interdire l'entrée des maisons, ces pillards viendront enlever tout ce qui peut être à leur usage, et qui n'est point trop lourd. A déjeuner, vous verrez votre beurre, vos œufs, votre pain, traverser les airs ; d'effrontés parasites viendront, sous vos yeux, essayer ce qu'ils peuvent enlever, et leur opération est si lestée, que ni vos cris, ni vos gestes ne les en empêcheront : le voleur aura disparu avec sa proie avant que vous soyez en position de le saisir ou de le chasser. Pour comble de disgrâce, vous le verrez perché sur un arbre, se régaler à vos dépens, et cherchant une nouvelle occasion de vous faire contribuer à sa subsistance journalière. Votre chambre sera salie, empestée des ordures que ces étranges convives vous auront laissées dans leurs visites fort courtes sans doute, mais si souvent répétées, que ces oiseaux sont presque continuellement chez vous, aussi long-tems que vos fenêtres sont ouvertes.

Voyons maintenant des ennemis plus redoutables, mais dont les attaques sont rares, et peuvent être évitées. Dans le

Birmah, les tigres sont de la plus grande taille, et d'une force proportionnée ; on en jugera par les faits suivans.

Un officier avait établi un poste sur la pente d'un coteau, dans un lieu favorable pour sa troupe, et qui était, en même tems, une bonne position militaire. Il avait fait construire avec soin une écurie bien fermée, car il n'ignorait point que les taillis voisins étaient le repaire des tigres. Une nuit, il fut réveillé par un rugissement affreux ; il visita sur-le-champ l'écurie, il vit qu'un tigre s'y était introduit, et qu'il avait déjà tué l'un des chevaux. A l'approche des soldats, cet ennemi prit la fuite ; mais on se douta bien qu'il reviendrait la nuit suivante : on s'apprêta pour lui faire une vive réception. Le cheval mort fut déposé en un lieu tel que le tigre n'eût point à le traîner plus loin, afin de le dévorer paisiblement ; les chasseurs choisirent leur position, et la beauté du clair de lune des Indes les favorisa. Le tigre ne les fit pas attendre : dès qu'on le vit en train de satisfaire son appétit, une décharge de toutes les armes le salua sans qu'il changeât de position. Les chasseurs étonnés rechargèrent leurs armes, et firent feu une seconde fois ; la précaution n'était point nécessaire : le redoutable animal avait été tué du premier coup. C'était un des plus grands individus qu'on eût encore vus ; sa tête et sa peau furent les trophées de la victoire, dont tout le cantonnement se félicita beaucoup, car son repos était fréquemment troublé par les rugissemens de ce redoutable animal.

Une caravane campée sous de beaux arbres, pendant une de ces nuits magnifiques dont nos climats du nord ne peuvent donner aucune idée, fut mise en alerte par un bruit qui annonçait l'approche d'un tigre. Chacun fut bientôt sur pied, et l'on pourvut, en toute hâte, à la sûreté des dames. Cependant, le tigre ne parut point ; mais on eut la certitude qu'il avait rodé aux environs du petit camp. Le lendemain matin, on sut qu'un buffle avait été attaqué et tué à moins de cent pas de la caravane. On visita le lieu du carnage ; il était couvert de sang ; le terrain était foulé comme une voie publique ; un sentier bien tracé, balayé, consolidé, se dirigeait vers un taillis ; on le suivit avec précaution, et l'on y découvrit dans un fossé, les restes du buffle que le tigre y avait traînés à une grande distance. C'était le cadavre de cet animal qui avait labouré et foulé le sable, et tracé le sentier.

Les tigres sont assez nombreux autour de Rangainn, où l'on prétend qu'ils ont été attirés à la suite des armées. En effet, quelque tems après que des troupes furent cantonnées autour de cette place et de la grande pagode, elles furent très-souvent éveillées, pendant la nuit, par les cris de ces animaux. Ces cris singuliers retentissent long-tems aux oreilles de ceux mêmes qui ne les ont entendus qu'une seule fois ; il est, dit-on, impossible d'en perdre le souvenir, et tout aussi difficile de s'en faire une idée, si on ne les a point entendus. C'est en vue de leur proie, et au moment de l'attaque, que ces terribles animaux font entendre les sons les plus effrayans ; lorsqu'ils sont en quête, ils ne gardent pas non plus le silence, en sorte qu'ils diffèrent tout-à-fait, quant aux habitudes, des chats auxquels ils ressemblent si bien par les formes extérieures.

Le tigre, qui terrasse l'éléphant et même ose quelquefois braver le lion, suivant l'expression de Buffon, se tient sur la défensive lorsqu'il est en face de l'homme, à moins qu'il n'ait goûté de la chair humaine, ou qu'il n'ait bu le sang de quelque malheureux déchiré par ses ongles et ses dents. L'homme est, dit-on, une proie que tous les carnassiers, sans exception l'homme lui-même, préfèrent à toutes les autres, quand ils en ont une fois goûté la saveur.

On peut tracer, dans le pays des Birmanms, une ligne qui sépare les cantons où on ne trouve ni renards ni lièvres de ceux où ces animaux sont, au contraire, très-communs. Les éléphans sauvages y sont rares, et cependant on en rencontre dans des lieux où on ne s'attendait nullement à leur visite. Ce fut ainsi qu'un chasseur de bécassines, sortant d'un terrain marécageux et couvert de roseaux, où il avait poursuivi sa proie, fut désagréablement surpris lorsqu'il entendit tout près de lui le bruit d'un gros animal sortant du même lieu et brisant les roseaux sur son passage, et, qu'un moment après, il fut en face de la gueule énorme d'un éléphant, trompe levée, défenses dirigées contre le perturbateur du repos auquel se livrait cet animal paisible, mais redoutable dans sa colère. Le chasseur prit sur le champ sa résolution, saisissant son fusil par le canon, il asséna sur les défenses de l'éléphant des coups si violents, que ce colosse en demeura surpris, et ne bougea point : un arbre était tout près, l'homme saisit cet asile contre la trompe de son adversaire, et, voyant que son immobilité durait encore, il gagna le fourré d'un bois voisin, où il fut en sûreté.

Les régions de l'Inde, où la population est si ancienne et si pressée, renferment pourtant encore des forêts que la hache a respectées, et où d'innombrables tribus de singes de toutes espèces n'ont jamais connu la puissance de l'homme. Un détachement anglais, traversant une de ces forêts, fut accompagné, dans sa marche, par une foule de singes curieux, que la nouveauté du spectacle avait attirés, de même que des étrangers, arrivant dans quelque ville de province peu visitée, voient d'abord s'assembler autour d'eux la foule des désœuvrés, cortège encore plus incommode que celui des singes de Birmah, et beaucoup moins intéressant pour les voyageurs.

Quant aux reptiles dangereux et dégoûtans, le pays des Birmanms n'est infesté par aucune espèce qui lui soit propre ; mais les espèces connues y sont si multipliées qu'il faut beaucoup d'attention et de soins pour éviter leur approche. Joignez à ces inconvénients celle d'une humidité excessive, pendant plusieurs mois consécutifs, et vous aurez une idée des mauvaises qualités de ce pays ; elles compensent, tout au moins, le bien qu'on peut en dire. Dans les habitations mal closes des Birmanms, vous ne pouvez quitter une paire de bottes dans la saison des pluies, sans l'exposer à pourrir en peu de jours : il ne faut pas vingt-quatre heures pour que l'intérieur soit tout couvert de moisissures. Rien ne résiste à l'action destructive de cette atmosphère chaude et chargée d'eau ; les métaux se rouillent, les galons et les bijoux se ternissent, les santés les plus robustes sont attaquées. Très-peu d'Européens peuvent échapper à ces funestes influences ; si quelques uns y résistent d'abord, il est bien rare qu'ensuite ils n'en soient pas les victimes.

Dans ces régions qui nous sont si contraires, les indigènes

sont robustes, bien faits, propres aux plus rudes travaux, grands fumeurs, passionnés pour les liqueurs spiritueuses. La belle taille et la force athlétique de ce peuple sont surtout remarquables aux environs de Tavoï, contrée plus humide qu'aucune autre partie de la presqu'île de l'Inde. Cependant cette race que la nature a traitée si favorablement n'a pas pris en elle-même ses idées de la beauté ; elle ne s'est pas avisée, comme le nègre, de noircir le visage de la divinité, et de peindre en blanc celui du génie du mal. La blancheur de notre teint est, comme on le sait, un objet de terreur pour les populations noires de l'Afrique. Quand le voyageur Buckhardt arriva à Chendy, en Nubie, tous les habitans fuyaient devant lui en poussant des cris épouvantables. Lorsque ensuite ils furent bien convaincus que ce n'était pas le diable qui venait les visiter ils pensèrent que c'était un mal cruel qui lui avait ainsi blanchi le teint. Cet effroi était d'autant plus singulier que le visage de Buckhardt avait été basané par l'ardeur des étés de la Syrie et de l'Égypte. Mais il n'en est pas de même dans le Birmah. Les premières dames anglaises qui arrivèrent à Tavoï, furent prises par les habitans de cette ville pour des anges descendus sur la terre ; et l'illusion ne fut dissipée que par des observations dans lesquelles la nature humaine se montre nécessairement à découvert et qui démentaient leur céleste origine. Jamais peut-être la beauté des femmes de l'Europe ne reçut un hommage plus naïf et plus flatteur.

LITTÉRATURE.

SCÈNES DE LA SAINT-BARTHÉLEMY.

SCÈNE VIII.

Dimanche, 24 août 1572. Minuit et demi.

Chambre du roi, au Louvre. Le roi, dans une immobilité complète, est assis devant une table couverte de lettres. De bout, derrière lui, De Losse, gentilhomme de la chambre, paraît attendre les ordres de Sa Majesté. La porte s'ouvre ; et sur le seuil s'arrêtent la reine-mère et le duc d'Anjou. Ils considèrent quelques instans le roi, et se communiquent à voix basse leurs observations. Puis Catherine s'approche de son fils, et lui touche légèrement l'épaule. Comme éveillé en sursaut, Charles IX se lève, regarde sa mère ; et, manifestant tous les signes de la frayeur, il s'écrie :

LE ROI. Eh bien ! Madame, quoi ? qu'y a-t-il ? sommes-nous découverts ?

CATHERINE. Non, mon fils ; mais il faut prévenir ce malheur.

LE ROI. Comment !... Auraient-ils des soupçons ?

CATHERINE. On a tout fait pour leur dérober la connaissance de nos dernières dispositions ; cependant...

LE ROI, vivement. Vous ne répondez de rien.

CATHERINE. Le puis-je, lorsque notre secret se trouve dans tant de mains ?

LE ROI, marchant à grand pas. Horrible inquiétude !...

CATHERINE. Un mot de votre bouche peut la faire cesser. Donnez le signal de l'extermination des rebelles.

LE ROI, s'arrêtant. Je n'en ferai rien... avant d'avoir la certitude que nous n'avons à craindre ni leur résistance ni leur fuite.

CATHERINE. Hors les dangers du retard, Henri de Guise a tout prévu.

LE ROI, tournant le dos à sa mère. C'est ce qu'il m'apprendra lui-même.

CATHERINE, à De Losse. Avertissez le duc ; qu'il vienne sur-le-champ. (De Losse va pour sortir ; le duc d'Anjou le retient, rassemble les lettres qui sont sur la table, et les montrant au roi :) Votre Majesté ne veut-elle pas qu'on fasse partir ces lettres ?

LE ROI, brusquement. Non... Plus tard... nous verrons. (De Losse sort, et le duc d'Anjou jette avec humeur, sur la table, le paquet de lettres qu'il tenait à la main.)

CATHERINE, au roi. Mais, mon fils, songez que différer l'expédition de ces ordres, c'est mettre vos gouverneurs dans l'impossibilité d'y obéir ; c'est compromettre cette unité d'action de laquelle le succès va dépendre.

LE ROI, avec impatience. Encore une fois, Madame, elles partiront plus tard... rien ne presse... Je veux auparavant prendre encore l'avis de mon conseil. (D'une voix sombre.) L'affaire, je crois, en vaut bien la peine. (En disant ces mots, le roi se rassied et retombe dans la stupeur où il était à l'arrivée de sa mère. — La reine, troublée, conduit le duc d'Anjou au fond de la chambre, où elle lui dit à voix basse :) La situation de votre frère m'épouvante. Courez rassembler les membres du conseil, et surtout dites-leur bien que, dans l'état d'irrésolution et de terreur où se trouve le roi, la moindre hésitation de leur part peut tout perdre. (D'Anjou sort. — Catherine se promène dans une grande agitation. Elle paraît prier mentalement ; après avoir fait à plusieurs reprises le signe de la croix elle tire de son sein un reliquaire qu'elle baise avec transport, en laissant échapper ces mots entrecoupés :) Jésus ! mon Jésus !... L'extermination des rebelles... Mon Sauveur, ayez pitié de moi. (Entre Guise. — Catherine lui montre son fils en silence. Le duc lui répond par un geste d'intelligence ; et, s'avançant vers le roi :) GUISE. Sire, je me rends à vos ordres.

LE ROI, levant les yeux et les arrêtant sur le duc. Mon cousin, ai-je eu tort de vous confier le soin de préparer ma vengeance ?

GUISE. Sire, les faits répondent pour moi : tout est prêt.

CATHERINE. Nous n'en pouvions douter, monsieur le duc servir le roi, c'est venger votre père.

GUISE. Je le sais, Madame ; vos ennemis et les miens apprendront avant peu que je ne l'ai pas oublié. (Entrent d'Anjou, d'Angoulême, Nevers, Gondy, Tavannes et Birague.)

CATHERINE. Maintenant que M. de Guise vient de donner au roi l'assurance qu'il a pris toutes les mesures qui peuvent garantir la réussite de notre entreprise, il nous reste à examiner quelle est l'heure la plus favorable pour en commencer l'exécution.

GONDI. L'heure la plus favorable est la moins éloignée.

D'ANGOULÊME. Frappons sans délai.

D'ANJOU. Surpris et sans défense, que les traîtres passent des bras du sommeil dans ceux de la mort.

BIRAGUE. Chaque instant de retard est pour eux une chance de se soustraire à nos coups.

GUISE. Ou du moins de le tenter.

TAVANNES. Vous ne leur enlèverez pas cette chance en les attaquant sur-le-champ, parce qu'il est impossible qu'au milieu du trouble et du désordre de l'action un grand nombre ne parviennent pas à s'échapper, protégés par les ténèbres ou par des déguisements que dans la nuit nous ne pourrions reconnaître. Tandis qu'en différant de quelques heures un signal que rien ne nous oblige de précipiter, à présent que nous tenons nos ennemis en notre pouvoir, le point du jour, éclairant le massacre, nous permettra de le rendre général.

CATHERINE. Mais, maréchal, le conseil que vous donnez...

LE ROI, l'interrompant brusquement. Est le seul qu'il faut suivre..... Je veux qu'on attende le point du jour. (Silence pendant lequel Catherine jette des regards irrités sur Tavannes, qui ne paraît pas s'en apercevoir.)

CATHERINE. Puisque le roi décide qu'on peut sans imprudence reculer le signal, diminuons au moins les périls de ce retard, en redoublant d'activité et de surveillance, afin de connaître tous les mouvements des hérétiques et de les empêcher, au premier signe, de tromper notre vengeance ou d'armer leur désespoir. Ne pensez-vous pas comme moi, mon fils? (Le roi fait un mouvement affirmatif.)

CATHERINE, à Tavannes. M. le maréchal, chargez-vous de cette importante commission. (Avec une intention marquée.) Celui qui a donné le conseil doit en prévenir les fatales conséquences. (Tavannes sort.) Profitons des longues heures qui nous séparent du moment de la justice, pour fixer l'ordre qu'on observera dans l'exécution. Les membres de cette assemblée vont se distribuer les quartiers de Paris, et chacun présidera dans celui qui lui sera assigné.

GUISE. Le quartier de l'amiral, le poste le plus périlleux, est celui que j'ai le droit de réclamer.

CATHERINE. Oui, M. le duc, ce quartier vous est réservé. Cependant, comme il renferme la plus grande partie des chefs rebelles, d'Angoulême et Tavannes vous prêteront leur secours. — Vient ensuite le faubourg Saint-Germain, ce réceptacle de tout ce qu'il y a de plus impur dans l'hérésie; qui se chargera de l'investir, et d'arrêter la fuite des brigands qu'il recèle?

NEVERS. Avec cinq cents cavaliers déterminés, je me fais fort de tenir tête aux fuyards, et de les livrer à la fureur du peuple.

LE ROI, vivement. Non, non... duc de Nevers, vous ne quitterez pas ma personne. (À part.) Il pourrait avertir le prince de Condé, son beau-frère; peut-être il pourrait fuir avec lui.

NEVERS. Sire, laissez moi cette occasion de vous prouver combien je suis reconnaissant de la grâce que vous avez daigné m'accorder.

LE ROI, d'un ton rude. Ne m'avez-vous pas entendu?... (Après un instant de silence.) Dans le trouble affreux qui se prépare, je veux avoir auprès de moi quelqu'un qui me défende au besoin. C'est de vous que j'ai fait choix, duc de Nevers.... C'est à vous que je confie la garde de votre roi. (À part.) Cette insistance me paraît extraordinaire.... Suis-je donc entouré de traîtres!...

GUISE. En attendant que je me rende moi-même dans le faubourg Saint-Germain, je puis, avec l'agrément de Votre Majesté, donner l'ordre à Marcel d'y envoyer mille hommes des compagnies bourgeoises, sous le commandement de Laurent de Maugiron.

CATHERINE, à Guise. Peut-on compter sur ce Maugiron?

D'ANJOU, avec empressement. C'est un jeune homme d'une valeur éprouvée; je réponds.....

LE ROI, l'interrompant. On ne vous interroge pas... Duc de Guise, parlez: êtes-vous sûr de la fidélité de celui que vous m'offrez?

GUISE. Sans cela, je ne l'aurais pas proposé à Votre Majesté.

LE ROI, d'une voix sombre. C'est qu'aujourd'hui, mon cousin, cette vertu, que tout le monde a sur les lèvres, est dans le cœur de bien peu de gens. (Entre d'O.)

D'O. Sire, mon devoir m'oblige de communiquer sur-le-champ à Votre Majesté l'avis important que je reçois: Cosseins me fait dire que les huguenots commencent à manifester de vives inquiétudes. Il vient de repousser plusieurs de leurs gens qui voulaient pénétrer en armes au logis de l'amiral; et il craint d'être dans la nécessité de recourir à la force avant le signal.

LE ROI, dans une extrême agitation. Qu'il s'en garde bien!... ou par le sang-Dieu!... sa tête sera le prix de sa désobéissance.

CATHERINE. Mais, mon fils, vous mettez Cosseins dans la position la plus difficile; car si on l'attaque.....

LE ROI, brusquement. On ne l'attaquera pas... Il faut mettre un frein à la violence de cet homme... Allez d'O; qu'il connaisse ma volonté. (D'O sort. Avec volubilité à Gondi.) Gondi, prenez avec vous Nancay et Rambouillet, et avisez ensemble aux moyens de calmer les soupçons de nos ennemis.... Répétez-leur que les préparatifs qui les effraient sont destinés à une fête.... Dites-leur que je veille sur eux.... Dites-leur de ma part.... dites-leur enfin tout ce que vous pourrez imaginer pour les rassurer. (Gondi se dispose à obéir, lorsqu'on entend un grand tumulte s'élever au dehors. Le roi frémit. Tous les assistants prêtent l'oreille. Profond silence.)

CATHERINE, avec effroi. Que signifie ce bruit? Gondi s'élançant à la fenêtre, l'ouvre, et aussitôt l'appartement retentit du cri: Mort aux huguenots! Le roi se lève. Il est en proie à toutes les angoisses de la terreur; son visage est couvert d'une pâleur mortelle; une sueur froide coule de son front; son corps est agité d'un tremblement convulsif. Il promène quelque temps des regards farouches sur ses conseillers rassemblés autour de lui; puis il leur dit avec un accent terrible: Malheur à celui qui a eu l'audace de devancer mes ordres!

NANCAY, entrant précipitamment. Sire, réveillés par les mouvements extraordinaires qui ont lieu aux environs du Louvre, les huguenots se sont approchés des sentinelles pour en

connaître la cause; repoussés, ils se sont répandus en menaces, et vos gardes les ont massacrés.

LE ROI, avec une explosion de fureur. Mort et damnation! je suis trahi!...

NANCAY. Sire, nous ne pouvions prévoir.....

LE ROI. Taisez-vous..... Vous deviez prévenir cette émeute. Je vous rends responsables, vous et tous les mestres-de-camp de mes gardes, des malheurs qui peuvent en être la suite.

CATHERINE, vivement. Vous le voyez, mon fils, les circonstances nous entraînent: on ne peut plus contenir l'ardeur des troupes..... Hâtez-vous d'arrêter des désordres dont nous aurons à nous repentir. (Le roi garde un morne silence.)

CATHERINE, avec véhémence. Quoi! mon fils, vous n'osez vous défaire de gens qui ont si peu ménagé votre autorité! Quoi! vous refusez l'occasion que Dieu vous offre de détruire vos ennemis et les siens! Quoi! ne vaut-il pas mieux déchirer ses membres pourris que le sein de l'Eglise, épouse de notre Seigneur. Rappelez votre courage. Prononcez à l'instant le signal de l'extermination des traîtres. Songez qu'ils ne craindront pas demain....., tout à l'heure....., de venir dans ce palais même déposer leur roi; et qui sait? l'assassiner peut-être!.....

LE ROI, avec colère à sa mère. Par la mort-Dieu! qui a pu vous faire croire, Madame, qu'un sentiment de crainte m'arrêta? Tout en reconnaissant la nécessité, la justice du châtiment, il m'était bien permis d'en calculer les résultats, sans vous donner le droit de suspecter mon courage. (D'une voix sombre et avec interruption.) Après ce qui vient de se passer...., il n'est plus tems d'écouter la prudence.... Il faut agir..... (Avec effort.) Qu'on fasse donc sonner le tocsin..... (Après une pause, avec angoisse.) Qu'on se hâte..... (À part.) Je ne puis supporter plus long-tems le supplice que j'endure. (En disant ces mots, le roi retombe dans son fauteuil. Tous les assistants se pressent autour de la reine-mère.)

CATHERINE, bas à Gondi. Il n'y a pas un moment à perdre.... Courez, Gondi.

GONDI, bas à Catherine. Je vole au Palais de Justice.

CATHERINE, bas à Gondi. Non, non... à Saint-Germain-l'Auxerrois. Le roi peut changer d'avis; prévenons un contre-ordre.

GONDI, sortant. Dans quelques minutes vous n'aurez plus cette crainte.

CATHERINE, à Guise et à d'Angoulême. Allez, mes amis, allez venger vos injures; et rappelez sans cesse aux catholiques qu'en extirpant cette nuit l'hérésie, leurs mains vont affermir à jamais la religion et le trône. (Guise et d'Angoulême sortent.)

CATHERINE, à Birague en lui montrant les lettres qui sont sur le bureau du roi. Vous, Birague, prenez ces lettres, et expédiez-les avec la plus grande diligence. (Birague obéit et sort. On entend le tocsin. Le roi tressaille. Sa mère se rapproche de lui avec empressement, et lui dit:) Mon fils, je vais dans mon oratoire appeler sur notre sainte entreprise la bénédiction divine. Ne me suivez-vous pas?

LE ROI, la regardant fixement. N'est-ce pas la cause de Dieu que nous servons?

CATHERINE. Oui, mon fils.

LE ROI, se levant avec impétuosité. Pourquoi donc des prières?... C'est du sang, du sang qu'il faut lui offrir. (Il sort à pas précipités, suivi de sa mère et des ducs d'Anjou et de Nevers.)

VOYAGES.

NOTICE SUR LE BRÉSIL EN 1828 ET 1829,

PAR LE DOCTEUR R. WALSH.

Les anglais paraissent froids et flegmatiques; et cependant il n'est pas de peuple dont la curiosité soit plus alerte. Je me trouvais à Londres à l'époque du couronnement de Georges IV et de l'enterrement de la reine Caroline; on ne peut se figurer la cohue de monde et de voitures qui encombraient les rues de la ville. Je vis dans *New-road* un homme qui était monté sur un petit mur de jardin mettre gravement le pied sur Pépaulé d'un passant afin d'être plus tôt à la suite du cortège funèbre. Le jour du couronnement on rencontrait des femmes chargées d'enfants qui durent sans doute expirer dans la foule; elles passaient à travers les rangées de barriques de bière, au milieu des chevaux et des équipages; tout cela se croisait dans Hyde-Park, se heurtait, se confondait; ce rout en plein air dura jusqu'à minuit. Hommes et femmes auraient mieux aimé périr que de ne pas voir le feu d'artifice et le combat naval sur la serpentine.

Cette curiosité infatigable des Anglais leur fait entreprendre tous ces voyages, tous ces tours dont leurs librairies sont encombrées; et dans ces ouvrages que de détails! et que de commentaires sur ces détails!

Le docteur Walsh est généralement bon écrivain; sans avoir un style très-animé, il exprime ses idées d'une manière convenable, mais comme ses compatriotes, il a été partout, il a tout vu, tout entendu et on peut le ranger dans cette classe de voyageurs que Sterne appelle *inquisitive*. Ainsi la lecture de ses *Notices* où rien n'est omis devient quelquefois une tâche au lieu d'être un plaisir.

Le mot *notice* indique une narration légère, amusante, entremêlée de remarques instructives; l'auteur l'a oublié quelquefois. Les parties les plus intéressantes de l'ouvrage sont, à mon avis, celles où le docteur Walsh nous entretient des mœurs du Brésil, de ses progrès dans la civilisation, de sa vaste étendue, qui égale le monde européen, de toute cette nature vierge qui ne demande que des bras pour être fécondée et enfanter un empire, destiné peut-être à recevoir cette population surnuméraire qui se presse de plus en plus dans les états de l'Europe.

L'auteur s'exprime ainsi en parlant de ce pays: « La vaste contrée du Brésil, abondamment pourvue de productions variées, et douée d'une fécondité presque inépuisable, paraît devoir dans la suite des tems l'emporter sur tous les autres pays par l'étendue de son commerce; et tout porte à croire qu'une partie considérable du commerce du monde aura pour centre

le port de Rio-Janeiro. L'avantage de sa situation doit beaucoup y contribuer. Le pain de sucre est une indication si certaine qu'il est impossible de méconnaître l'entrée du port. Le passage est si ouvert, si large, si profond, qu'il n'y a aucun danger d'échouer; et il n'est point nécessaire de confier à un pilote la conduite des vaisseaux étrangers; c'est peut-être le seul port du monde où les pilotes ne se soient point établis, parce que c'est presque le seul où l'on n'ait pas besoin de leurs services..... L'intérieur du port est si grand, qu'il est probable que tous les vaisseaux de l'Angleterre pourraient y tenir aisément. »

Le voyageur après avoir vanté l'extrême salubrité du climat qui préserve les équipages des maladies si funestes et si communes dans les ports des tropiques, revient sur les avantages attachés à la situation géographique du port de Rio, « qui s'avance dans l'Océan, est situé vers la partie centrale des rivages d'un grand continent, et se trouve disposé de la manière la plus convenable pour recevoir les vaisseaux qui passent de la mer atlantique dans la mer pacifique. » — « On dirait, ajoute le docteur Walsh, que la nature l'a destiné à être le grand réceptacle du commerce du Nouveau-Monde en lui donnant tous les avantages locaux qu'on puisse posséder. »

Voilà tous les détails généraux dont l'intérêt tout spécial mérite de fixer l'attention à un plus haut degré peut-être, que la description de la chapelle de l'ambassade anglaise, de la bibliothèque de Rio-Janeiro, dont les salles sont très commodes, etc.

Il en est de même des détails donnés par l'auteur sur la presse périodique du Brésil. Nous extrairons le passage suivant.

« Le journal de *Comercio* est imprimé sur mauvais papier et les caractères en sont presque illisibles. Il est rempli d'avertissemens sous le titre de *noticias particulares*. Une personne est informée que si elle ne rapporte pas les livres qu'on lui a prêtés on fera connaître son nom: une autre que ses eaux stagnantes sont très-incommodes et que si on ne les jette point, un voisin viendra les verser dans l'appartement. Les dames font aussi insérer des avertissemens d'une nature singulière: « Le senhor qui est venu dans la maison de Luiza da Conceição, dans la rue de Livradio, N 1, et qui a demandé à la senhora du papier pour écrire, et qui, après avoir écrit sa lettre a pris dans le secrétaire de cette dame quatre mille reis d'or, un billet de huit mille reis et une paire de bas de soie blancs, est requis de restituer ces objets, s'il ne veut pas que son nom soit rendu public. On demande la même faveur au monsieur qui a emporté un éventail, autrement son nom sera aussi rendu public. »

« On distribue souvent avec les journaux, dit le docteur Walsh, une feuille séparée appelée *Correspondencia*: Elle consiste en une lettre adressée à l'éditeur, contre un individu avec qui l'auteur de l'épître a une querelle; c'est ordinairement le libelle le plus extraordinaire qu'on ait jamais publié. L'éditeur du journal qui imprime et publie cette feuille n'est soumis à aucune responsabilité, pourvu qu'il ne refuse point d'insérer une réponse également injurieuse. « Je déclare, dit le négociant Joao Pereira, que j'ai toujours été le voisin du négociant José Loureno Dias, natif de S. Joao del Rey, avec qui j'ai vécu dans une étroite amitié; c'est pourquoi je pris mon héritier de ne pas lui demander le paiement d'une dette contractée par ses visites constantes et journalières à la bonde de mon tonneau de vin de Catalogne; car ma conscience se trouverait chargée si on lui demandait ce qu'il me doit, puisque c'était le voisinage de ma cave qui était la cause réelle de cette ivresse journalière, par laquelle il s'est rendu si méprisable. Ce serait donc une injustice manifeste de recevoir de l'argent pour des excès dont l'auteur s'est tellement dégradé aux yeux de ses concitoyens. »

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que des attaques aussi violentes, presque toujours dirigées contre la vie privée, n'excitent aucune querelle sanglante. On lit ordinairement la *Correspondencia* dans les Boutiques des barbiers et la personne qui a reçu l'injure se contente de faire insérer le lendemain une réponse, où l'on remarque la même courtoisie.

« Au Brésil la naissance est très-peu de chose. Cependant d'après la Constitution, un affranchi ne peut pas être électeur; pour se justifier de cette imputation, et pour jouir de la franchise électorale, que les Brésiliens regardent comme un droit très-précieux, on produit souvent des certificats fort extraordinaires. Un colonel Joaquim Francisco das Chagas Cateté brigua cet honneur dans sa paroisse; un nommé Manoel Sousa Silva lui représentait qu'il n'était qu'un affranchi. Cela donna lieu à une longue correspondance qui, pendant plusieurs jours amusa les comptoirs de Rio-Janeiro. Enfin le colonel produisit son extrait de baptême qui était ainsi conçu: « Je certifie que dans l'année 1760, j'ai baptisé l'enfant Joaquim, fils illégitime de Francesca das Chagas, mulâtresse libre non-mariée, elle-même illégitime, et baptisée dans la paroisse de S. Joao, d'un père inconnu, et alors servante dans la maison du révérend Joaquim Gonçalves de Figueirido, demeurant dans cette paroisse, etc. »

« Le colonel, ajoute le docteur Walsh, termine cette apologie victorieuse par cette déclaration: « Je suis le chef de ma famille; je tiens le rang élevé de colonel dans le premier régiment de la ligne; je suis forcé par les liens du sang, par mes hautes fonctions et par l'honneur d'un officier à réfuter ainsi les calomnies dont j'ai été l'objet. » Et il les réfute en prouvant qu'il est le fils naturel d'une servante mulâtresse; elle-même fille naturelle d'un père inconnu. Au Brésil, où les hauts fonctionnaires sont pour la plupart les fondateurs de leurs propres familles, une origine honorable est peu de chose si ce n'est pour ceux qui peuvent y avoir des droits. Mais je doute qu'en Angleterre même, dans la classe la plus humble, un homme revendiquât son vote avec de semblables titres. »

On ne doit pas s'étonner de ce que les dernières classes soient admises aux emplois les plus relevés; la population est si peu considérable en raison de l'étendue du pays, que les nègres eux-mêmes sont appelés au sacerdoce, tandis que leurs frères sont esclaves et servent de bêtes de somme. Le docteur Walsh fait, au sujet de ces derniers, une remarque qui, si elle est juste, montre bien à quel degré d'abaissement l'espèce humaine peut être réduite. Il prétend que ces malheureux, à peine couverts de quelques lambeaux de vêtements, ont un air

d'envie en passant à côté de chevaux richement caparaçonnés. Il faut que la condition de ces hommes soit bien dure et leurs maîtres bien inhumains !

Rien n'est plus fait pour montrer l'esprit mercantile des Anglais que les spéculations de leurs négociants sur le Brésil. Dès que le port de Rio-Janeiro fut ouvert aux étrangers, l'Angleterre prit le nouvel empire pour un vaste magasin où elle pût tout envoyer. Quel fut l'étonnement des Brésiliens lorsque les caisses furent ouvertes à la douane ; dans le choix ingénieux des marchands de Fleet-Street et de Cheapside on remarquait d'épaisses couvertures de laine pour un pays où l'on peut à peine supporter un léger tissu de coton, des bassinoires et des patins !!!

Nous ne voulons pas terminer cet article sans louer le docteur Walsh de l'impartialité avec laquelle il parle du clergé catholique, impartialité rare chez les ministres du culte réformé. Le clergé est peu nombreux au Brésil, puisqu'il accueille dans son sein les membres d'une race long-temps méprisée ; mais ces nègres eux-mêmes admis à exercer d'importantes fonctions s'en acquittent d'une manière méritante. Les Européens peuvent sourire un instant à l'idée d'un nègre revêtu d'une étole blanche, mais c'est, je crois, pour le Brésil, un grand pas de fait vers l'ordre et la civilisation. La population nègre est immense à Rio-Janeiro, plus elle s'attachera au pays où elle fut transportée comme esclave, moins on devra redouter ces révolutions sanglantes dont Saint-Domingue a donné l'exemple.

MÉLANGES.

KERNOK LE PIRATE.

Ces fragments sont extraits des voyages et aventures de PLIK ET DE PLOK, par M. Eugène Sue, livre d'une grande variété et d'une grande énergie de couleur, qui sera publié prochainement.

LE BRIK L'ÉPERVIER.

Fameux bâtiment, allez !
D'puis Letambo jusqu'aux huniers,
Il n'en est pas dans l'arsenal
Qui puisse marcher son égal ;
Vent d'bout il file au mieux
Dix nœuds.

CHANSON POPUL. DE MATELOT.

Le brouillard qui voilait les environs du petit port de Pempoul se dissipait peu à peu, et le disque du soleil paraissait d'un rouge foncé au milieu de ce ciel gris et terne.

Bientôt Saint-Pol, dominé par ses grands bâtiments noirs et ses clochers de pierre, apparut vague et incertain à travers la vapeur qui s'élevait des eaux, puis se dessina d'une manière plus arrêtée quand les pâles rayons du soleil de novembre eurent chassé l'air épais et humide du matin.

A droite s'élevait l'île de Kalot et ses brisans, le moulin et le clocher bleu de Plougasnos, tandis qu'au loin se déroulait la côte de Treguier, au sable fin et doré, terminée par les immenses rochers qui se perdent à l'horizon.

Le joli bassin de Pempoul ne contenait ordinairement qu'une soixantaine de barques et quelques navires d'un tonnage plus élevé.

Aussi le beau brik l'Épervier dépassait-il de toute la hauteur de ses huniers cette ignoble foule de lougres, de sloops, de chasses-marées, qui étaient mouillés autour de lui.

Vrai Dieu !... c'est un beau brik que le brik l'Épervier ! ! ! Peut-on se lasser de le voir droit et ras sur l'eau avec ses formes étroites et élancées, sa haute mâture un peu penchée sur l'arrière, qui lui donne un air si coquet et si marin ? Comment ne pas admirer ce grément fin et léger... ces larges basses-voiles... ces huniers et ces perroquets si élégamment ébranchés !... et ces bouelles qui se déploient sur les flancs... gracieuses comme les ailes d'un cygne !... et ces phocs élégants qui semblent voltiger au bout de son beaupré !... et sa ligne de vingt caronades de bronze qui se dessine noire et blanche comme les bandes d'un damier !...

Et puis, jamais la vapeur odorante de la myrrhe brûlant dans des cassolettes d'or... jamais la violette avec ses feuilles pourpres et veloutées... jamais la rose et le jasmin distillés dans de précieux flacons de cristal, n'approcheront du délicieux parfum qui s'exhalait de la cale de l'Épervier ; quel odorant goudron !... quel suave bitume !

Vrai Dieu ! mordieu ! c'est un beau brik que le brik l'Épervier !

Et puisque vous l'admirez endormi sur ses ancres ; que diriez-vous donc si vous le voyiez donnant la chasse à quelque malheureux trois-mâts marchand ! Non... jamais cheval de course écumanant sous le frein n'a bondi avec autant d'impétuosité que l'Épervier, lorsque le pilote venait au vent au lieu de laisser porter sur le navire poursuivi... Jamais l'alcayon, rasant l'eau du bout de son aile, n'a volé avec autant de rapidité que ce beau brik, lorsque, par une forte brise, ses huniers et ses perroquets hauts, il glissait sur l'Océan, tellement penché, que le bout-dehors de ses basses vergues effleurait le sommet des vagues.

Vrai Dieu ! mordieu ! c'est un brave brik que le brik l'Épervier !

Et c'est lui que vous voyez là... tout noir... affourché sur ses deux cables.

A bord, il restait peu de monde... le maître d'équipage, six matelots et un mousse... rien de plus.

Les matelots étaient groupés dans les haubans ou assis sur l'affût des caronades.

Le maître d'équipage, homme d'environ cinquante ans, enveloppé dans un long caban oriental, se promenait sur le pont d'un air agité... et la protubérance que l'on remarquait sous sa joue gauche annonçait par son excessive mobilité qu'il mordait sa chique avec fureur.

Or, le mousse qui, immobile auprès du maître, son bonnet à la main, paraissait attendre un ordre, remarquait ce fâcheux pronostic avec un effroi toujours croissant ; car la chique du maître était pour l'équipage une espèce de thermomètre qui annonçait les variations de son caractère ; et, ce jour-là, sui-

vant les observations intérieures du mousse, le temps avait l'air de se mettre à l'orage.

— « Mille millions de tonnerres, disait le maître, en enfonnant son capuchon sur ses yeux, quel infernal vent l'a poussé ?... Où est-il ?... Dix heures, et pas encore revenu à bord ;... et sa... (ici une épirhète) de femme, qui part au milieu de la nuit pour aller le rejoindre, le diable sait où... Une si belle brise !... répétait-il d'un ton déchirant, en regardant un léger plumet attaché aux haubans, qui, par la direction que lui donnait le vent, annonçait une forte brise du nord-ouest. Il faut être aussi fou qu'un homme qui se met le doigt entre le cable et l'écubier... »

Le mousse, impatienté de la longueur de ce monologue, avait déjà essayé deux fois d'interrompre le maître d'équipage, mais le coup d'œil furieux et la mobilité excessive de la chique de son supérieur l'en avaient empêché... Enfin, faisant un effort sur lui-même, son bonnet sous le bras, le cou tendu, la jambe gauche en avant, il se hasarda à tirer le maître par un pan de sa houpelande.

— « Maître Zéli, lui dit-il, le déjeuner vous attend.

— « Ah ! c'est toi, Grain-de-Sel ; que fais-tu là ?... gredin... buse... animal... rat de cale... Veux-tu que je te fasse tanner le cuir — que je te rende l'échine aussi rouge qu'un ross-beef cru ? Répondras-tu, mousse de malheur ? »

A ce torrent d'injures, de menaces, le mousse n'opposait qu'un calme stoïque, habitué qu'il était aux boutades de son supérieur.

Et soit dit en passant, vous saurez que si je croyais à la météoroscologie, j'aimerais mieux revenir pour toute ma vie dans le corps d'un cheval de fiacre, d'un surnuméraire, d'un âne de Montmorency, d'un censeur... d'un forçat... d'animer enfin ce qu'il y a de plus misérable ou de plus abject, plutôt que de séjourner une seconde dans la peau d'un mousse... »

Nous l'avons dit, le mousse ne soufflait mot ; et lorsque maître Zéli s'arrêta pour reprendre haleine, Grain-de-Sel hasarda, avec un air plus humble que de coutume : « Le déjeuner vous... »

— « Ah ! le déjeuner, s'écria le maître, enchanté de faire tomber sa fureur sur quelqu'un ; ah ! le déjeuner !... tiens... chien... »

Ceci fut accompagné d'un soufflet et d'un coup de pied si violent, que le mousse, qui était en haut de l'escalier du faux pont, disparut comme par enchantement, et arriva au fond de la cale en glissant avec rapidité le long des marches de l'échelle.

Arrivé là, le mousse se releva, et dit en se frottant les reins... « J'en étais sûr... je l'avais vu à sa chique, il a de l'humour ; et après un moment de silence, Grain-de-Sel ajouta d'un air fort satisfait... « J'aime bien mieux ça que d'être tombé sur la tête. »

Puis consolé par cette réflexion philosophique, il fit fidèlement veiller au déjeuner de maître Zéli.

RETOUR.

Holà ! d'où venez-vous beau sire, la tête nue... la ceinture pendante... quelle pâleur !... taudieu... l'ami... quelle pâleur !

WORDS-VOX.

Quoiqu'il eût un peu épanché sa colère sur Grain-de-sel, maître Zéli arpentait toujours le pont en levant de tems en tems le poing et les yeux au ciel, en murmurant quelques paroles qu'il était impossible de prendre pour une pieuse invocation.

Tout-à-coup, fixant un regard attentif sur la jetée du port, il s'arrêta, saisit une longue vue attachée près des habitacles et l'approchant de son œil :

« Enfin... enfin... C'est heureux ! s'écria-t-il... Le voici... Oui, c'est bien lui... Quels coups d'avirons... Comme ils nagent !... Allons, ferme... Bravo ! mes garçons ; doublez... et nous pourrions profiter de la brise et de la marée. »

Et maître Zéli, oubliant qu'il était difficile de s'entendre à deux portées de canon, encourageait de la voix et du geste les matelots qui ramenaient à bord Kernok et son compagnon.

Enfin, l'embarcation qu'ils montaient atteignit le brik et aborda à tribord... Maître Zéli courut à l'échelle donner le coup de sifflet qui annonçait la présence du capitaine, et, son chapeau à la main, se disposa à le recevoir.

Kernok monta avec agilité le long du brik et sauta sur le pont.

Le maître fut frappé de sa pâleur et de l'altération de ses traits. Sa tête nue, ses habits en désordre, la gaine sans poignard qui pendait à sa ceinture, tout annonçait un événement extraordinaire. Aussi Zéli n'eut-il pas le courage de reprocher à son capitaine une absence trop prolongée, et c'est avec un air d'intérêt respectueux qu'il s'approcha de lui.

Kernok embrassa le brik d'un regard rapide et vit à l'instant si tout y était en ordre. « Maître, dit-il à Zéli d'un voix impérieuse et dure, à quelle heure est le flot ? — A deux heures un quart, capitaine. — Si la brise ne mollit pas, nous appareillerons à deux heures et demie. Faites hisser le pavillon et tirer le coup de canon de partance ; virez au cabestan, désaffourchez, et quand les ancres seront à pic, vous me prévenirrez. Où est le lieutenant, le reste de l'équipage ? »

— « A terre, capitaine. — Envoyez les embarcations les chercher. Celui qui ne sera pas à bord à 2 heures aura vingt coups de corde et huit jours de fers sur un parc à boulet... Allez. »

Jamais Zéli n'avait vu à Kernok un air si rude et si sévère. Aussi, contre son habitude, il ne fit pas une foule d'objections à chaque ordre de son capitaine et se contenta d'aller promptement les exécuter.

Kernok, après avoir considéré d'un œil attentif la direction du vent et des bousoles, fit un signe à son compagnon et descendit dans sa chambre.

C'est ce compagnon qui vint le chercher dans l'antre de la sorcière. La voix pure et fraîche qui disait Kernok, mon Kernok, c'était la sienne ; comment n'eût-elle pas été douce sa voix ! Il était si joli avec ses traits délicats et fins, son grand œil voilé par de longs cils, ses cheveux châtain et soyeux qui s'échappaient des larges bords d'un chapeau verni, et cette taille souple et élancée que dessinait une veste de gros drap bleu, et cette tournure vive et alerte ! Comme il marchait libre et

dégagé, le col dressé, la tête haute. Ah ! que salero ! seulement sa figure paraissait dorée par un rayon du soleil des tropiques.

C'est aussi de ce climat brûlant que Kernok avait ramené ce gentil compagnon, qui n'était autre que Mélie, belle jeune fille de couleur.

Pauvre Mélie ! pour suivre son amant, elle avait quitté la Martinique et ses bananiers, et la savane, et sa case aux jalousies vertes. Pour lui, elle eût donné son hamac aux mille couleurs, ses madras rouges et bleus, les cercles d'argent massif qui entouraient ses jambes et ses bras ; elle eût tout donné, tout, jusqu'au sachet qui renfermait trois dents de serpent, et un cœur de ramier, charme magique, qui devait protéger ses jours tant qu'elle le porterait suspendu à son col.

Ainsi, voyez si Mélie aimait son Kernok.

Il l'aimait aussi, lui ; oh ! il l'aimait avec passion, car il avait baptisé du nom de Mélie une longue couleuvrine de 18, placée sur le gaillard d'avant de son brik ; et il n'envoyait pas un boulet à l'ennemi, qu'il ne se souvint de sa maîtresse... Il fallait bien qu'il l'aimât, puisqu'il lui permettait de toucher à son excellent poignard de Tolède et à ses bons pistolets anglais... Que dirai-je de plus ?... C'est à elle qu'il confiait la garde de sa provision particulière de vin et d'eau-de-vie !

Mais ce qui prouvait plus que tout l'amour de Kernok, c'était une large et profonde cicatrice que Mélie portait au col... Cela provenait d'un coup de couteau que le pirate lui avait donné dans un mouvement de jalousie... Or, comme il faut toujours juger de la force de l'amour par la violence de la jalousie, on voit que Mélie devait passer des jours filés d'or et de soie auprès de son doux maître...

Nous l'avons dit : elle descendit avec lui.

APPAREILLAGE.

Alerte ! alerte ! voici les pirates d'Ochali qui partent. Le capitaine d'Ochali.

Lorsque Kernok reparut sur le pont, il se fit un profond silence...

On n'entendait que le bruit aigu du sifflet de maître Zéli qui, penché sur l'avant du brik, faisait amarrer l'ancre en indiquant la manœuvre par des modulations différentes.

« Faut-il déramer l'ancre de tribord ? » cria-t-il au second, qui transmit cette demande à Kernok.

« Attends, dit celui-ci, et fais monter tout le monde sur le pont. »

Un coup de sifflet particulier, répété par le contre-maître, était à peine donné, que les cinquante-deux hommes et les cinq mousses qui composaient l'équipage de l'Épervier étaient sur le pont rangés sur deux lignes, la tête haute, le regard fixe et les mains pendantes.

Ces braves gens n'avaient pas l'air candide et pur d'un jeune séminariste... Oh ! non... on voyait à leurs traits durs et prononcés... à leur teint hâlé... à leur front sillonné, que les passions... (et quelles passions !) que les passions avaient passé par là... et qu'ils avaient mené une vie, hélas ! bien orageuse, ces honnêtes compagnons...

Et puis, c'était un équipage cosmopolite ; c'était comme un résumé vivant de presque tous les peuples du monde : Français, Russes, Anglais, Allemands, Italiens, Espagnols, Américains, Égyptiens, Hollandais... que sais-je ?... il y avait de tout, vous dis-je... jusqu'à un Chinois que Kernok avait embauché à Manille. Pourtant cette société, composée d'éléments si peu homogènes, vivait à bord en parfaite intelligence, grâce à la rigoureuse discipline que Kernok avait établie.

« Fais l'appel, » dit-il au second, et chaque matelot répondit à son nom.

Il en manquait un, Lescoët, le pilote, un compatriote de Kernok.

— « Note-le pour vingt coups de corde et huit jours de fers, » dit celui-ci au lieutenant.

Et le lieutenant inscrivit sur son carnet : Lescoët, 20 c. de c. et 8 j. de f., avec autant d'insouciance qu'un négociant qui date l'échéance d'un billet...

Kernok alors monta sur le banc de quart, déposa son porte-voix près de lui et parla en ces termes :

— « Enfants, nous allons reprendre la mer... il y a deux mois que nous moisissons ici, comme un ponton pourri ; nos ceintures sont vides... mais la soute à poudre est pleine, nos canons ont la bouche ouverte et ne demandent qu'à parler... nous allons sortir par une bonne brise de nord-ouest et flâner du côté du détroit de Gibraltar... et si Saint-Nicolas et sainte Barbe nous assistent, mordieu, enfants, nous reviendrons les poches pleines faire danser les filles de Saint-Pol et boire le vin de Pempoul. »

« Hourra... hourra... » cria l'équipage en signe d'approbation.

— « Dérape à tribord, range à larguer le grand phoc... Aborder la brigantine, » cria Kernok d'une voix de stentor, donnant aussitôt l'ordre d'appareiller pour ne pas laisser refroidir l'ardeur de son équipage.

Le brik n'étant plus appuyé sur ses ancres, suivit l'impulsion du vent et vint sur tribord.

— « Range et largue les huniers... oriente au plus près... brasse... brasse bâbord... amarre... les huniers, » cria encore Kernok.

Et le brik, sentant la force de la brise, se mit en marche ; ses larges voiles grises se gonflèrent peu à peu... le vent circula en sifflant dans ses cordages, et déjà Pempoul, la côte de Treguier, l'île Sainte-Anne-Ros-Istan et la tour Blanche s'effaçaient peu à peu fuyaient aux yeux des matelots qui, groupés dans les haubans et dans les hunes, le regard fixé sur la terre, semblaient saluer la France d'un long et dernier adieu...

« La barre à bâbord, la barre à bâbord... laisse arriver... » cria tout-à-coup Zéli avec effroi.

Aussitôt la roue du gouvernail tourna rapidement, les voiles fascièrent, et l'Épervier s'inclina et frêmit sur la lame.

« Qu'y a-t-il donc ? » demanda Kernok quand la manœuvre fut exécutée.

— « C'est Lescoët qui nous rejoint, capitaine... ; le bateau qui le porte a manqué de se laisser aborder... et nous l'eussions coulé comme une coquille de noix, si je n'avais fait venir sur tribord, répondit Zéli. »

Le retardataire, qui était lestement sauté à bord, s'avança d'un air confus près de Kernok.

— « Pourquoi as-tu autant tardé ? »

— « Ma vieille mère vient de mourir..... ; j'ai voulu rester jusqu'au dernier moment pour lui fermer les yeux..... »

— « Ah ! dit Kernok..... ; puis se tournant vers son second... Faites régler le compte de ce bon fils..... »

Et le second dit deux mots à l'oreille de Zéli, qui emmena Lescoët à l'avant du brik.

« Mon garçon, lui dit-il alors, en balançant une corde longue et mince... nous avons un os à ronger ensemble..... »

— « Je comprends, dit Lescoët en palissant... et combien ? »

— « Une misère..... »

— « Mais encore ;... on aime à savoir..... »

— « Tu verras ;... on ne te fera tort de rien... D'ailleurs, tu compteras..... »

— « Je me vengerai..... »

— « On dit toujours cela avant, et puis après, on n'y pense pas plus qu'à la brise de la veille... Allons, mon garçon, dépêchons ; car je vois le capitaine qui s'impatiente, et il pourrait vouloir me faire goûter de la même sauce..... »

Et on attacha Lescoët sur une échelle de haubans, les bras élevés, le dos nu jusqu'à la ceinture.

« On est prêt, » dit maître Zéli. Kernok fit un signe, la garcette siffla et retentit sur le dos de Lescoët... Jusqu'au sixième coup il se comporta fort décemment ;... on n'entendait qu'une espèce de gémissement sourd qui accompagnait chaque coup de corde.....

Mais au septième le courage l'abandonna, et au fait il devait souffrir beaucoup ; car chaque coup laissait sur son corps un sillon rouge qui devenait aussitôt bleu et blafard ;..... puis l'épiderme s'enleva, la chair était vive et saignante. Il paraît que la torture devint intolérable, puisqu'un état d'affaïssement général remplaça l'irritation convulsive qui jusque-là avait soutenu Lescoët.

Il se trouve mal, dit Zéli, la garcette levée.

Alors M. Durand, le canonier-chirurgien-charpentier du bord, s'approcha, tâta le pouls du patient ;... puis, grimaçant une espèce de moue, il leva les épaules, et fit un mouvement significatif à maître Zéli.

La garcette joua de nouveau, mais le son qu'elle rendait n'était plus sec et éclatant comme lorsqu'elle retombait sur une peau lisse et polie, mais sourd et mat comme le bruit d'une corde qui frapperait une boue épaisse.

C'est qu'aussi le dos de Lescoët était à vif ;... la peau tombait en lambeaux,.... à ce point que le maître mettait sa main devant ses yeux,.... pour ne pas être ébloué par le sang qui jaillissait à chaque coup.....

« Et vingt, » dit-il avec un air de satisfaction mêlé de regret.... comme une jeune fille qui donne à son amant le dernier des baisers qu'elle lui a promis.

Où, si vous l'aimez mieux, comme un banquier qui compte sa dernière pile d'écus....

Toujours est-il qu'on emporta Lescoët sans qu'il donnât aucun signe de vie.

« Maintenant, dit Kernok, un bon emplâtre de poudre à canon et de vinaigre sur ces égratignures, et demain il n'y paraîtra plus.... » Puis s'adressant au maître timonier : « Courez une bonne bordée au sud-ouest, et si l'on signale une voile, venez m'avertir. »

Et il descendit dans sa chambre, pour rejoindre Mélie.

(A continuer.)

LA CHAÎNE DES FORÇATS.

Son ferrement. — Son départ.

Un grand événement vient de remplir Bicêtre et d'agiter son peuple de vieillards. Hier, ces vétérans de la misère et du malheur, pâles comme des spectres, débiles comme des enfants, erraient çà et là, silencieux, abattus, appuyés sur des bâtons, des béquilles, soutenus sur les bras les uns des autres, dans les vastes cours de l'Hospice..... Aujourd'hui, tout s'émeut, tout parle, tout semble avoir repris vie..... D'où vient cette espèce de résurrection ? Qui donc a ranimé ainsi cette poussière infirme près de se refroidir pour toujours ?..... C'est le spectacle d'une autre misère plus grande encore que la leur et tout aussi irréparable.

C'est aujourd'hui que des milliers d'anneaux de fer, robustes et lourds comme si la main qui les forgea les avait destinés aux animaux les plus féroces, sont attachés à des êtres humains,..... et c'est demain, aux premiers rayons du jour, que ces mêmes hommes enchaînés, quittant les cachots où la loi les a jetés, pour le bagne, où elle a ordonné que leur existence fût encore ensevelie, seront exposés aux regards de tous !.....

Déjà au dehors le bruit de ce spectacle s'est répandu ; le triste asile où il est préparé est loin du centre ordinaire de ces fêtes affreuses que la foule recherche avec ivresse..... Qu'importe ? La foule ne sera pas infidèle à ses goûts..... Au dehors comme au dedans, l'agitation est extrême, l'affluence des spectateurs s'accroît à chaque instant, Bicêtre a perdu son aspect ordinaire, ce calme morne qui a quelque chose de l'immobilité d'une ruine où dort le passé ; ses alentours sont animés, une population immense se presse à ses portes, autour de ses murailles, se répand au loin sur les routes qui l'environnent ; on dirait plutôt que l'Hospice de la vieillesse a retrouvé de nouvelles forces pour célébrer une dernière fois la douce fête de la vie !.....

Quelle fête ! quelle jouissance pourtant que celle que nous allons essayer de dépeindre !.....

Au fond des bois de Bicêtre, non loin de l'autel du Dieu qui écoute et pardonne au sincère repentir s'élève un autre corps de logis dont l'œil n'aperçoit de loin les murailles qu'à travers des grilles de fer : c'est la maison de détention. C'est dans l'enceinte de ce terrible rempart où sont construits les fameux cabanons tant redoutés du crime, et d'où l'échafaud tire incessamment les têtes qui l'alimentent, que se trouve la cour réservée aux condamnés, et depuis longtemps le théâtre du ferrement de la chaîne.

Déjà mes oreilles ont frémi ! des vociférations effrayantes ou plutôt des beuglements qui, franchissant l'espace, les obstacles et vibrant dans ces murs où l'écho les multiplie, jettent

dans l'âme cette terreur inquiète dont on ne peut se défendre au sanglant récit du crime ; c'est pourtant là le cri de joie du forçat !.....

Où, c'est de leur cour que partent ces hurlements d'allégresse ! Ils sont contents, nous oserions presque dire heureux ! Ils vont quitter leur sombre retraite pour la vue des champs ! Pendant 20 jours que va durer leur trajet, ils verront le soleil sans la grille du cachot : ils respireront un air pur qu'ils avaient presque oublié ! Leurs fers les suivront, leurs gardiens seront là.... N'importe ! l'aspect de la nature sera pour eux un rayon de liberté..... Les misérables !!

Vingt six hommes sont assis par terre..... Une chaîne longue de treize à quatorze mètres, garnie d'anneaux solides et allongés, rase leurs pieds..... A des distances égales pendent d'énormes anneaux auxquels sont attachés deux autres chaînes de trois pieds de long à peu près. A l'extrémité de ce chaînon est adapté un triangle en fer, se fermant par le moyen d'un boulon rivé. On passe la tête du forçat dans ce triangle, que l'on choisit assez juste pour qu'il ne puisse pas s'en décoiffer et assez large pour que nul mal n'en arrive. Cela fait, un des aides pose le genou sur l'estomac du forçat, soutient le fer pour empêcher les contrecoups sur la poitrine, tandis qu'à l'aide d'une petite enclume portative adossée par derrière, un bras vigoureux rive à grands coups de marteau le boulon du triangle. Ces deux forçats, ainsi attachés deviennent camarades de chaîne. Ils sont condamnés à coude, et forcés de marcher ensemble. C'est ainsi que se dispose chaque cordon de chaîne composé pour l'ordinaire d'un nombre pair.

C'est ainsi que hier et ce matin six cordons faisant ensemble cent cinquante deux forçats ont été complétés. Dans ce nombre, quatre-vingts envoient du département du Var, où ils ont été condamnés. La dernière chaîne partie de Bicêtre, au mois d'avril dernier, n'était que de cent vingt-sept.

Quand le ferrement eut été terminé, les six cordons de forçats s'assirent chacun sur les bancs en pierre qui entourent la cour..... Alors les accents du chant de départ se firent entendre à plusieurs reprises..... Deux jeunes gens, camarades de la même chaîne entonnaient les couplets, la bande répétait le refrain dont voici à peu près les termes :

Si jamais je reviens des galères
Je veux revenir millionnaire,
Et des forçats adoucir la misère !....

Dans les intervalles des chants, un des cordons se promenait dans la cour, et faisait une quête auprès des autres prisonniers, tous avidement collés à leurs barreaux. Les uns jetaient des guenilles les autres des liards et quelques sous bien rares. Quelle aumône ! et quels mendiants !..... Quelques garçons de service promenaient de larges cruches pleines d'eau et désaltéraient cette horde excitée ! Dans les cris proférés pour implorer l'aumône d'autres détenus, nous en avons recueilli un qui, chaque fois qu'il était prononcé, amenait une exaltation morale difficile à peindre.... C'est celui-ci : *Allons, les femmes, allons ! A l'instant plusieurs répétaient d'un accent douloureux : Ah ! des femmes, il n'y en a pas ici !*

Enfin une promenade générale a commencé. Des cris, des noms prononcés, des adieux répétés, partis à la fois de toutes les fenêtres de la cour, ont été échangés entre les voyageurs et les hôtes des cachots. On entendait aussi ces mots : « Allons, allons ! courage les frères, votre tour viendra ! »

A huit heures et demie un coup de sifflet s'est fait entendre, et chaque cordon s'est dirigé vers le corridor où il devait passer la nuit sur de la paille fraîche. Un quart d'heure s'est écoulé, un deuxième coup de sifflet a parcouru l'espace ; le capitaine Noël, qui conduit la chaîne, homme humain mais courageux et sévère, a prononcé son mot d'ordre : « Silence, ou gare la correction ! » Le bruit des chaînes a cessé ; les voix effrayantes sont devenues muettes, et tout-à-coup un silence profond règne sous cette longue voûte. On croirait presque que c'est l'asile de la paix et du bien, si une faible lueur qui éclaire la scène, et qui semble se glisser d'anneaux en anneaux, ne trahissait les fers qui gardent les coupables !

La nuit a été très-calme. Ce matin, à quatre heures, on a ferré les vingt-deux qui restaient : ils ont plié leur tête sans mot dire. L'opération terminée, les forçats ont été disposés sur six charrettes différentes, et à cinq heures le chant du départ s'est fait de nouveau entendre ! Tous les vétérans de Bicêtre étaient sous les armes. Un piquet de 20 gendarmes à cheval était disposé d'un côté de la porte de la cour ; de l'autre, le poste militaire de l'hospice était rangé en bataille. Tous les infirmes et malades du lieu étaient sur pied, le peuple se pressait de toutes parts.

A cinq heures la porte a été ouverte. La première charrette a paru, et les cris et les chants de recommencer ! *Vive le département ! Adieu Paris pour toujours ! Vivent les Bagnes ! Tas de voleurs, de canaille ! oui, nous voilà ; nous revendrons, allez !* et ainsi pendant tout le trajet.

On a remarqué deux ou trois forçats qui portaient sur leurs genoux des petits chats destinés à devenir sans doute les compagnons de leur captivité. Ils fumaient presque tous, et la plupart des visages, hideux et communs, étaient empreints de la plus effrayante insensibilité ; ils étaient tous aussi ou à peu près couverts de haillons ; un grand nombre semblait appartenir à la classe des habitants de la campagne. Une ou deux figures sortaient de la ligne : celle d'un médecin condamné à vingt ans de fers par la Cour d'assises à Reims, pour avoir par des moyens atroces provoqué l'avortement d'une femme mariée avec laquelle il avait des relations : il paraissait résigné, quoique abattu.

Un autre, vieillard âgé au moins de soixante-six ou soixante-sept ans, attirait aussi l'attention. C'était un maître d'école élevé à celle de Contrafatto ! Il paraissait souffrant et abîmé de douleur..... Sans doute il ne portera pas long-tems ses fers ?.....

Enfin un célèbre voleur de la capitale excitait la curiosité de la foule, c'est le fameux Valentin, condamné pour vols nombreux par la Cour d'assises de Paris aux travaux forcés à perpétuité.

Sur la route, un des forçats faisant partie du troisième cordon, effronté, provocateur des passans, aperçoit au milieu des flots du peuple qui les entoure un jeune enfant coiffé d'une pe-

tit calotte rouge, à la grecque. — « Hé, dis-donc, mon petit, tu es encore bien jeune pour porter ce bonnet... Attends, ton tour viendra. » L'enfant tout au plus âgé de dix ans, lui a répondu ; « Monsieur, je ne vous ressemblerai jamais, je n'en ai pas peur. — Tant mieux, que cette physique te serve de leçon ; tu es bien jeune, profite-en ; quelle belle leçon de vertu. »

C'est ainsi qu'en hurlant, chantant, provoquant les femmes surtout qu'ils semblaient dévorer des yeux et presser du geste, les six charrettes sont parvenues à la barrière de Vaugirard où elles ont commencé la longue route du Bagne de Brest. Un tems noir et sombre, une pluie abondante qui s'abattait sur ces misérables à peine vêtus ajoutaient encore à l'effroi de cette dernière scène de chacun de ces drames affreux qui avaient attiré sur tant de têtes la vengeance des lois.

MÉMOIRES DU PRINCE DE LIGNE.

Le grand diable de Ligne. — Le mauvais cocher. — Un régiment de cent cinquante rats. — Subtilité d'un âne. — Le Pompadour de la Russie. — Le croupion de madame de Wittinghof. — Jeux chez la reine (Marie-Antoinette) ; madame Adélaïde ; Marie-Thérèse. — Louis XVI à la chasse. — Beaumarchais. — Procès anacréontique.

Un de mes grands, grands et très-grands oncles s'appelait le Grand diable de Ligne. C'était un vrai diable, car il avait un sérail dont les restes existent encore à une lieue de Belœil, où il mettait les femmes et les filles de ses voisins.

On appelait aussi le Grand diable de Ligne une de mes sœurs qui faisait enrager d'abord son couvent, puis mon père, puis son chapitre. Mon père lui dit un jour : « Mon fils sera tué à la guerre, car vous avez un visage d'héritière. » Je ne l'ai presque jamais vue, non plus que mon autre sœur, guère moins laide, prévôt du chapitre d'Essen, mais toute bonne, à ce qu'on dit. Un jour mon père envoya la première en pénitence dans sa chambre ; elle ne veut pas y aller. Mon père, pour la faire sortir, la traîne avec le fauteuil où elle était, et accroche à la porte ; et la têtue insubordonnée de lui dire : « Je savais bien que vous étiez mauvais père, mais je vois que vous êtes aussi mauvais cocher. »

Un jour que j'étais de service chez l'empereur Joseph, je fus sur le point de faire entrer à l'audience un homme qui m'avait parlé très-raisonnablement. Un moment avant que je lui ouvrissse la porte, car l'empereur m'avait dit une fois pour toutes de faire entrer qui je voudrais, il s'écria trois ou quatre fois : « Ah ! ville de Dantzic ! ville de Dantzic ! »

— Eh ! Monsieur, lui dis-je, que vous a-t-elle fait ?

— Ce qu'elle m'a fait, reprit-il, elle a fait un détachement de cent cinquante rats après moi. Recommandez à la garde hongroise et allemande de ne pas les laisser entrer, car je meurs de peur qu'ils me poursuivent jusqu'ici. Ils m'ont tourmenté surtout cette nuit ; je n'en ai pas une de tranquille. Les plus mauvaises, c'est lorsque de leurs queues ils viennent balayer ma figure. Voyez comme je suis fait. J'ai beau voyager, cela me coûte beaucoup, et à la ville de Dantzic aussi. Je prie sa majesté de lui donner des ordres à ce sujet par son consul ou son envoyé. »

Je me chargeai de la commission, et racontai la chose à l'empereur. Il me dit qu'il connaissait ce fou, qui l'avait fait rire d'abord, et impatienté ensuite au point de lui défendre de revenir.

J'ai un âne, un mouton et une chèvre qui viennent déjeuner avec moi quand je suis à mon Kaltenberg. Ils grimpent sur mon lit, je suis trop heureux quand ils n'y mettent que deux pieds pour me demander du pain. Dès que je bats des mains, ils me suivent au galop dans le bois. Je fais des observations sur le caractère de mes connaissances, de mes proches, de mes gens, de mes animaux. Mon chien, le premier que j'aie eu, et qui s'appelle l'Ami, a le sens le plus droit que je connaisse. Mon âne est têtue et fin ; comme il sait que le vendredi il est quelquefois obligé de porter un panier en ville, il alla jeudi passé se cacher dans le bois, et ne reparut que dans la soirée du samedi.

A douze ans j'avais un corbeau, un mouton aussi, et un renard, qui me consolaient des rigueurs de mes maîtres, tous mécontents de moi. Le corbeau allait piquer les jambes de mon maître à danser, comme s'il eût deviné que c'était celui que je haïssais le plus. Le renard était un polisson qui prenait le coton de l'écritoire de mon gouverneur, et en barbouillait tous ses papiers. Un jour il fit ses ordures dans la bouche d'un de mes ancêtres en peinture, qui se trouvait avec d'autres étalés dans un salon que mon père faisait arranger. Celui-ci fut d'une colère affreuse de ce qu'il avait manqué, à dessein, croyait-il, à son bisaïeul.

Entre ces deux âges de mon goût pour les bêtes, j'en ai eu peur d'autres qui souvent ne les valaient pas.

A un souper de cent couverts où j'étais, le bailli de Chabrillant cria à Czernitchef d'un bout de la table à l'autre : « Vous qui avez été le Pompadour de la Russie, contez-nous en quelque chose. »

Cela me fait souvenir d'un M. de Wittinghof qui, ayant reconnu à l'autre extrémité de la table une poularde, cria à sa femme d'une voix de tonnerre : « Madame de Wittinghof, si personne ne veut de votre croupion, envoyez-le moi. »

On jouait quelquefois au pharaon chez la reine (Marie-Antoinette). Elle ne pouvait pas empêcher ses vieilles tantes d'y venir. Je ne les avais pas vues depuis vingt-trois ans que je leur avais été présenté : la reine leur fit croire que j'allais souvent chez elles, mais qu'étant fort timide je n'osais jamais me mettre en avant. Elles me firent des excuses et me dirent : « Voilà ce que c'est d'avoir de mauvais yeux. »

Madame Adélaïde jouait et gagnait tous les jours. « C'est singulier, dit-elle, autrefois je perdais chaque jour deux ou trois cents louis, et maintenant je les gagne très-souvent par la méthode que j'ai adoptée de faire une corne à deux ou trois cartes, en commençant. — Je le crois bien, lui dis-je, c'est que madame tiche. » Elle avait oublié ce jeu-là, et tout à la fois charmée et désolée de ma découverte, elle fit tout ce qu'elle put pour repêcher ce qu'elle avait volé sans le savoir.

J'ai vu Marie-Thérèse voler aussi au même jeu dans un autre genre. Quoi qu'elle fit tout au monde pour ne pas ga-

gner, le bonheur la poursuivait, et quelquefois, lorsqu'elle avait une montagne de ducats devant elle, elle les emportait, parce qu'elle se souvenait tout à coup d'une audience ou de quelques papiers à signer. L'impératrice s'en apercevait le lendemain, riait, en était fâchée, mais se défaisait bien vite en faveur des honnêtes gens de ce qu'elle avait gagné souvent à un frison.

Louis XVI était extrêmement imprudent à la chasse. J'ai entendu une fois siffler une de ses balles à mon oreille, à la mort du cerf. Un jour il tua en se retournant, une perdrix entre la reine et moi, à un de ses tirés, où il me prenait souvent avec lui pour causer, car il n'y avait que ses deux frères qui tiraient. Cela me faisait venir l'eau à la bouche; mais c'était une faveur qu'il n'accordait qu'à très-peu de courtisans.

Je me suis trouvé souvent au milieu des intrigues sans m'en douter. Par exemple, la défaveur de M. de Guignes, que la reine prit en guignon, fut toujours une énigme pour moi. A propos de lui, on sait le grand procès que lui fit son secrétaire, appelé Tort. Obligé de sortir de France, celui-ci changea de nom, et se fit appeler M. de la Sonde. Je le rencontrai en pays étranger; et quelques propos que j'entendis de lui, me faisant soupçonner qu'il était, je dis: « Je vais le sonder pour savoir si j'ai tort. »

M. le prince de Conti me pria de sauver Beaumarchais le jour qu'il fut décrété de prise de corps, et qu'il nous lut bien gaîment son *Barbier*, quoiqu'il fût entré dans le salon avec l'air de l'homme le plus malheureux. Je me donnai la peine de le mener à la première poste, de lui procurer une voiture, et un de mes gens pour le conduire jusqu'à Ostende, où je le fis embarquer. Huit jours après, il était de retour d'Angleterre, dans le cabinet de Louis XV. Quel mystificateur! — Mais il était bien aimable.

J'ai eu un procès que je disais être *anacréontique*. C'était pour la terre de *Cœur* en Lorraine. Mon avocat s'appelait *L'Amour*. Nos conférences avaient eu lieu au pavillon de *Flore* où demeurait une vieille tante à moi, et mon rapporteur était M. Joli de Fleury.

Comparaison des cafés préparés à l'anglaise et à la française. — Avant de communiquer à nos lecteurs les observations impartiales d'un gourmet anglais sur cette matière importante, ses doléances au sujet du café détestable que l'on sert en Angleterre, les justes éloges qu'il donne à la délicieuse infusion qui termine si agréablement un repas français, nous ne devons point omettre un grave avertissement. Voilà donc un point sur lequel nous n'avons point de rivaux; la Grande-Bretagne même n'ose soutenir contre nous une lutte trop inégale, et se déclare vaincue. Mais avons-nous atteint la perfection? Nous est-il permis de nous arrêter en si beau chemin? Partout où l'on grille du café, l'air est parfumé d'un arôme qu'il emporte au préjudice de la liqueur que l'on tirera de cette graine torréfiée. Nous n'avons encore point d'appareils pour recueillir toutes ces précieuses émanations. La cuisine et l'office font à merveille tout ce qui les concerne: que la chimie vienne couronner l'œuvre, qu'elle achève la part du travail qui lui est dévolue dans ces recherches gastronomiques, et nous saurons enfin ce que c'est que du café *parfait*. Écoutons maintenant le judicieux observateur anglais.

« Il faut l'avouer, rien n'est plus affligeant que l'ignorance dans laquelle nous sommes encore plongés au sujet du café. Combien de fois, dans les maisons les plus opulentes, n'avons-nous pas été frappés d'une douloureuse surprise à la vue d'une décoction boueuse et presque froide que la politesse nous interdisait de refuser. Il fallait tout surmonter, dégoût, nausées: des larmes s'échappaient furtivement de nos yeux, et soulageaient un peu l'angoisse intérieure. Quelquefois des sirènes au doux langage nous rendaient un peu d'espoir pour quelques moments: elles avaient trouvé, disaient-elles, la meilleure manière de faire le café; hors de leur maison on n'avait aucune idée du bon café; elles étaient enchantées d'avoir enfin rencontré des connaisseurs, elles s'en rapporteraient à leur jugement. Que ces discours avaient de charmes dans la bouche d'une jolie femme! Une jolie femme qui sait faire du bon café! nous aurions dit volontiers comme Sir Henry Steward: « Si elle est demoiselle, je cours mettre à ses pieds ma personne et ma fortune; si elle est mariée, je vais chercher dans ma tête les moyens d'en faire une veuve le plus tôt possible. » Mais bientôt, beaucoup trop tôt hélas, la triste réalité vient dissiper ces illusions: un domestique apporte une tasse de prétendu café: insipide comme de l'eau, frais comme le zéphyre, on n'y distingue qu'une légère amertume communiquée par une substance brûlée, réduite en cendres plutôt que grillée. Quant à l'eau bouillante, il paraît que, de fondation, l'usage en est inconnu dans cette maison. Pour comble de disgrâce une idée lumineuse vint nous frapper avec la vitesse de la foudre: le goût, l'odeur de cette liqueur détestable vous déceit une infusion du *blé grillé* ou café radical* de Hunt.

Ce fut en 1652 que le café parut pour la première fois dans la Grande-Bretagne, et depuis cette époque l'art de le préparer n'a fait aucun progrès. Les Français ont été mieux avisés; ils ont maintenant dans leur capitale trois mille cafés auxquels président des divinités qui connaissent tous les secrets de la préparation de la boisson qu'en y débite. Il n'est point surprenant que l'empereur Alexandre n'ait pu résister à l'éclatante beauté d'une de ces dames; on l'a vu quittant et reprenant sa tasse avant de la vider, porter autant de fois sur la dame des regards passionnés. Oui, il faut en convenir, ce n'est qu'à Paris que l'on sait bien faire le café. Le voyageur Bernier ne trouva dans la grande ville du Caire que deux personnes qui pussent à cet égard soutenir la comparaison avec les Parisiens. Y a-t-il rien de plus agréable, de plus digne d'un homme épicurien que le spectacle de convives sortant de la salle à manger et passant dans le salon afin d'y prendre plus agréablement encore ce délicieux breuvage? Celui-ci le veut pur, un autre y mêle un peu de crème, et les dames surtout préfèrent ce mélange. On sert bien chaud suivant le précepte des cuisiniers français.

* Note du Tr. Hunt, 1^{er} émagogue, a fait un commerce considérable de grain grillé, qu'il nomme *café radical*, parce qu'il ne payait pas de droits comme le café colonial, et que, par conséquent, il frustrait l'avidité du fisc.

Honneur au café lorsqu'il est préparé à la parisienne! On ferait une longue liste des chefs-d'œuvre dont nous serions privés, si cette boisson intellectuelle n'avait point inspiré les écrivains. Schiller n'aurait point fait sa plus belle tragédie, si le café lui eût manqué. Napoléon n'aurait point monté sur le trône, conquis l'Europe, laissé pour l'histoire plus de souvenirs que trois ou quatre siècles ordinaires. N'oublions point, au sujet de cet homme prodigieux et du café, que le vainqueur de Lodi, de Marengo, d'Iéna, de Wagram, etc., etc., nous a transmis la connaissance d'une recette, pour tirer de la fève d'Arabie le breuvage le plus agréable. Le café, dit le docteur Kitchener, excite à la gaîté; c'est le plus agréable des toniques. Un ancien écrivain renchérit encore sur cet éloge: Le café ne se borne pas à réjouir le cœur, comme le bon vin; il donne plus de force à l'âme, et redouble la vivacité de l'esprit.

ANNONCES.

Avis important aux amateurs de la Danse de société et de la Walse, et principalement à ceux qui tiennent à profiter d'une bonne méthode d'enseignement:

ÉCOLE DE DANSE ET DE WALSE.

M. et Mme ACHILLE ont l'honneur de faire savoir que leur Ecole de Danse rouvrira (pour les leçons au quartier) le 2 octobre prochain, mais que dès le mois de septembre, ils pourront donner chez eux ou en ville, des leçons particulières. S'adresser, pour le prix et conditions, à leur demeure, Walker street, No. 84. 53—

AVIS. — On demande un capital espèce de \$10,000 pour une opération commerciale qui assure aux intéressés un bénéfice net de 30 pour cent, tous les trois mois. Les renseignements les plus circonstanciés seront donnés à la personne qui désirerait entreprendre la dite spéculation. Adresser une note à la lettre H. au bureau du *Courrier des États-Unis*. 57—3t

J. B. LAFOY, No. 27 Ann-street.

De retour à New-York, où il est connu depuis vingt ans pour faire les Perruques et Toupets à la perfection. Entraîné par le désir de plaire, ou de prouver aux personnes de goût, qu'il fait nombre des talents distingués qui existent à New-York, dans l'art d'ajouter quelque chose à la beauté et d'embellir, ou cacher la décrépitude, par une merveilleuse illusion trompeuse à l'œil le plus clairvoyant, prévient le public, (se croyant sur de le satisfaire) que tout positif en cheveux fabriqué par lui qui ne donnerait pas une complète satisfaction, sera remplacé par d'autre au goût de la personne, sans autres frais que le transport, et même il rendra l'argent, si on le désire, mais la perruque n'ayant servi.

On peut s'adresser à lui pour une perruque, en lui envoyant la mesure du tour de la tête, et celle depuis la naissance des cheveux du front jusqu'à la jointure de la première vertèbre à la nuque, passant sur l'occiput, et y joindre un échantillon des cheveux.

Pour un toupet il faut couper un papier de la grandeur de la nudité: étant habitude de contenter les personnes, on peut s'adresser à lui, si on désire de l'ouvrage bien fait; si la personne désire du courant et bon marché, il n'en fait pas: le prix d'une perruque 15 pistres, d'un toupet 10. 44....6m

PENSION ET CAFÉ FRANÇAIS,

No. 67 Congress-street.....BOSTON.

LOUIS CHARRIER a l'honneur de prévenir le public, qu'il vient de prendre la maison récemment occupée par Mlle Vose, où les dames et messieurs qui désireraient s'arrêter quelque temps, à Boston, trouveront des appartements bien garnis, et une table servie à la française, à des prix très modérés.

Sa maison est située près de la poste aux lettres et au centre des affaires; les langues française, anglaise, espagnole et italienne sont parlées dans la maison.

La cave est fournie en Vins de toute espèce et des meilleures qualités: on trouvera constamment, depuis 11 heures jusqu'à 4, du Café à la française et du Chocolat à l'espagnole. Potages, Côtelettes de mouton, Beefsteaks et autres articles seront servis à la minute. 10—6 m

PAQUEBOTS DU HAVRE.

Lignes.	Navires.	Capitaines.	Départ de N.-Y.
1	Charlemagne,	Robinson.	1 ^{er} fév. 1 ^{er} juin. 1 ^{er} oct.
2	Havre,.....	Keene....	10 » 10 » 10 »
3	Chs. Carroll.	Clark.....	20 » 20 » 20 »
1	Ed. Quesnell.	Hawkins..	1 ^{er} mars 1 ^{er} juil. 1 ^{er} nov.
3	Henri IV.....	J. B. Pell.	10 » 11 » 10 »
2	France.....	E. Funk..	20 » 20 » 20 »
1	Sully.....	Maey....	1 ^{er} avril. 1 ^{er} août 1 ^{er} déc.
3	François Ir..	Skiddy...	10 » 10 » 10 »
2	Erie.....	J. Funk..	20 » 20 » 20 »
1	Formosa.....	Orne.....	1 ^{er} mai. 1 ^{er} sept. 1 ^{er} jan.
3	De Rham.....	Depeyster	10 » 10 » 10 »
2	Ed. Bonaffé.	Hathaway	20 » 20 » 20 »

Première ligne, consignataire au Havre, E. Quesnel Painé.

Deuxième ligne, Bonaffé, Boisgérard et Cie., agents à New-York, Crasoun & Boyd.

Troisième ligne, consignataires au Havre, La Rue & Palmer; propriétaires à New-York, C. Bolton, Fox & Livingston; courtiers, Crasoun & Boyd.

Tous ces navires sont de première classe, et commandés par des capitaines expérimentés. Leurs emménagements sont élégants et aussi commodes qu'on le peut désirer. Le prix d'une traversée dans la chambre est fixé à \$140, pour lequel on fournira lits complets, vins et abondantes provisions.

AVIS.

Le docteur V. GUILLON, ayant définitivement fixé sa résidence à New-York, a l'honneur de prévenir le public, qu'on pourra le consulter tous les jours à son domicile No. 111 Broadway. L'expérience qu'il a acquise par un long séjour sur la côte du Mexique, et dans les Indes occidentales et l'étude particulière à laquelle il s'est livré des maladies ordinaires dans ces climats, le mettent à même de donner des conseils salutaires aux personnes qui auraient l'intention de les habiter.

Les français et les espagnols ignorant la langue anglaise, pourront consulter le Docteur Guillon dans leur propre langue. Il se réfère:

à New-York, aux docteurs	Alex. H. Stevens,	
	J. W. Francis,	
	J. J. Graves,	
à Philadelphie	R. Laroche	
	Thos. Harris	
	Samuel Baker	Professeurs
à Baltimore	R. W. Hall	de l'université
	V. Potter, etc.	de Maryland.

Le docteur Guillon recevra volontiers dans son étude, deux élèves en médecine, ou un plus grand nombre, qui indépendamment des moyens qu'ils trouveront chez lui de se perfectionner dans leur profession, auront la faculté d'y acquérir sans frais la connaissance des langues française et espagnole. 41

GP Italiani di ogni ceto, qui residenti o di passaggio, che si sentano disposti a festeggiare in allegro democratico banchetto gli ultimi avvenimenti di Francia, che debboni riguardare come l'aurore di un fausto giorno per la loro bella ed infelice patria, sono invitati a riunirsi il giorno 9 del corrente alle 7 pomeridiane, in casa del sottoscritto: No. 351 Broadway, onde nominare i deputati del banchetto, e fissare il giorno, il luogo ed il programma. O. DE A. SANTANGELO.

Le soussigné a l'honneur de prévenir le public qu'il est autorisé par MM. les éditeurs des journaux *El Redactor*, *El Mercurio de Nueva-York*, *El Mensajero Semanal*, rédigés dans cette ville, *El Espanol* de la Nouvelle-Orléans, et la *Gaceta de Bayona*, de recevoir les souscriptions aux dits journaux ainsi que les annonces que l'on désire y faire insérer, ces dernières doivent lui être adressées franc de port. EUGENE BERGONZIO, Broad-street, No. 8.

Consulat de France à Philadelphie. — M. AMBROISE CORMIER, né au Mans (Sarthe), est prié de se présenter ou de faire connaître le lieu de sa résidence au Consulat de France à Philadelphie. Les personnes qui pourraient faire connaître au même consulat l'époque et le lieu du décès de la dame veuve BRUNEAU GOREAU, née Bourot, de La Rochelle, (Charente inférieure), et de Mlle. MARIE-JOSÉPHINE GOREAU, et la paroisse où elles ont été inhumées rendraient service à la famille de ces dames. Le bureau du Consulat est ouvert de 10 h à 3, Spruce-street No. 183. 56—3f

SYLVESTER, 130 Broadway,

Prend la liberté de rappeler aux personnes qui lui donnent leurs ordres, que, chaque JEUDI, on fait un tirage de la Loterie de New-York et qu'il a reçu de l'Etat une licence pour vendre des billets, ou parts de billet.

Sept. 9, extra class,.....\$20,000, \$10,000, \$5,000, \$3,000
100 de \$1,000, 16 de \$500.
Prix du billet, \$10.

On demande, une dame française de bonne éducation et bien recommandée pour occuper une place de confiance dans une famille. Et une Française avantageusement connue, pour servir en qualité de femme de chambre. S'adresser au bureau de ce Journal.

FONDERIE EN CARACTÈRES D'IMPRIMERIE.

WM. HAGAR et Cie. ont transporté leur fonderie du No. 20 aux Nos. 29 et 31 Gold-street. Ils ont un assortiment complet de caractères qu'ils offrent aux prix suivants.

Six lignes au-dessus de Pica, au même prix que partout ailleurs.	
Pica.....	36 cents.
Long-Primer.....	40
Bourgeois.....	46
Nonpareil.....	90
Diamond.....	\$2.
Small Pica.....	38 cents.
Brevier.....	56
Minion.....	70
Pearl.....	\$1 40

A six mois de crédit, ou à 7 1/2 pour cent d'escompte. Ils prennent de vieux caractères en paiement, à raison de 9 cents la livre.

Wm. Hagar et Cie. appellent l'attention des Imprimeurs à leur nouveau métal qu'ils garantissent supérieur à tout autre employé dans ce pays, et qui est de 10 à 12 p. c. plus léger que l'ancien. Ils ont de nouveaux moules depuis le Pica jusqu'au Diamond, et sont agents de M. Samuel Rust, inventeur de la presse dite *Washington Press*, qu'ils vendront à un prix modéré.

LIBRAIRIE FRANÇAISE DE THOISNIER DESPLACES,

A Paris, rue de l'Abbaye, No. 14 faubourg St-Germain, A New-York, corner of Exchange-place & William-st. No. 32.

Reçu par le dernier paquebot:

Histoire de Napoléon, par M. de Norvins, troisième édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur; 4 gros volumes in-8, ornés de Portraits, Vignettes, Cartes et Plans, \$13.

Biographie Universelle, ancienne et moderne, ou Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes. 62 vol. in-8, \$80.

Annuaire Historique Universel (années 1818 à 1828 incluses), avec un Appendice contenant les actes publics, traités, etc., etc. 1 fort vol. in-8 de 900 pages chaque année, se vend séparément, \$5.

Répertoire du Théâtre français, avec les commentaires par Voltaire, Racine, Laharpe, etc., édition classée dans un nouvel ordre, précédée de notices sur les auteurs et les acteurs célèbres.

Dictionnaire synonymique de la langue française, par J. C. Laveaux, auteur du grand Dictionnaire de la langue française et des difficultés de cette langue, 2 vol. in-8.

Dictionnaire français-espagnol et espagnol-français (nouveau) avec le nouveau orthographe de l'Académie espagnole, 2 gros vol. in-8, 1300 pages, imprimés à deux colonnes sur papier fin, broché, \$6.

Dictionnaire géographique universel, traduit sur Malte-Brun, 2 gros vol. in-8, reliés avec filet, \$7.

Œuvres complètes de Buffon, mises en ordre par M. le comte de Lacépède, enrichies par ce savant d'une vue générale des progrès des sciences naturelles; nouv. éd., ornée du portrait de l'auteur et de 245 belles gravures. 26 volumes in-8.

Histoire Naturelle des Quadrupèdes, Ovipares, Serpens, Poissons et Cétacées, par M. le comte de Lacépède; 5 vol. in-8, ornés de 115 planches, ouvrage faisant suite aux éditions de Buffon.

Les prix sont ceux de France auxquels on ajoute les frais de douanes et transport.

La maison se charge de toutes commissions ou recouvrements sur l'Europe.

AUX AMATEURS DU BON GOUT.

A. C. SMETS et Cie., Broadway, No. 258, s'exerçant toujours à réunir chez eux toutes les Graces, tellement favorisées par les Dames, ont le plaisir d'annoncer qu'ils viennent de recevoir des envois de leurs agents en Europe, qui surpassent, par l'élégance et la grace des articles, tout ce que l'on a vu jusqu'à présent; Les Dames sont invitées de venir partager l'admiration que ces nouveautés inspirent. Les brillantes robes de bal sont d'un goût rare; les dessins exquis des riches voiles de blonde et de dentelle sont surprenants. Les broderies, les boas, les bonnets, les écharpes, les pelerines, les cravattes et les canezons sont les produits des plus célèbres fabricques. Enfin dans leur joli magasin on trouve tout ce qui peut plaire à ce goût délicat, qu'offrent à nos yeux les toilettes charmantes des Dames de l'Amérique.

CONDITIONS DE LA VUESCRIPTION.

Le *Courrier des États-Unis* paraît tous les samedis et mercredis. — Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agents, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit: à New-York, au bureau du *Courrier des États-Unis*, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du *Courrier des États-Unis* ou à M. Wm. A. WISHART, Caisier du Journal.

PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.
\$15, sans le Journal.
\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un carré d'impression pour la première fois et 50 cents pour chacune des fois suivantes.

M. de Montbel et le baron Capelle sont les seuls ministres qui soient restés auprès de la famille royale. On ignore encore ce que sont devenus MM. de Polignac, Guernon de Ranville, d'Haussez et Chantelaize.

— Le bruit a couru à Londres que le roi déposé, Charles X, s'était arrêté incognito sous le titre de duc de Milan. D'après d'autres rapports, il aurait l'intention de s'embarquer pour les États-Unis.

— On dit à Londres, que dix mille personnes ont péri dans la dernière révolution de Paris.

ABDICATION.

L'acte suivant portant pour adesse, « à mon cousin le duc d'Orléans, lieutenant-général du royaume » a été déposé par ordre du duc d'Orléans, aux archives de la chambre des Députés.

Mon Cousin, je suis trop profondément pénétré des maux qui affligent ou qui menacent mon peuple, pour ne pas recourir aux moyens de les prévenir. En conséquence, j'ai pris la résolution d'abdiquer la couronne en faveur de mon petit-fils le duc de Bordeaux.

Le Dauphin qui partage mes sentimens, renonce également à ses droits en faveur de son neveu.

Vous aurez donc en votre qualité de lieutenant-général du Royaume, à faire proclamer l'accession de Henri V à la couronne. Vous prendrez en outre, toutes les mesures qui vous concernent, pour déterminer la forme du gouvernement pendant la minorité du nouveau roi. Je me borne à vous transmettre ces dispositions. C'est le moyen d'éviter bien des calamités.

Vous communiquerez mes intentions au corps diplomatique; et vous me donnerez connaissance le plutôt possible, de la proclamation par laquelle mon petit fils aura été reconnu roi de France, sous le nom d'Henry V.

Je charge le lieutenant-général Poissac-Latour de vous délivrer cette lettre. Il a ordre de régler avec vous les arrangements, à faire, en faveur des personnes qui m'accompagnent, ainsi que ceux qui ont rapport à moi et au reste de ma famille.

Nous nous entendrons plus tard sur les mesures qui doivent résulter d'un changement de règne.

Je vous renouvelle, mon cousin l'assurance des sentimens avec lesquels je suis, votre affectionné cousin.

CHARLES LOUIS ANTOINE.

Subséquentement, le roi ayant reçu un renfort de 15,000 hommes de troupes qui paraissaient avoir l'inclination de soutenir sa cause, a refusé de se conformer aux propositions faites par lui-même, et s'est opposé à la restitution des diamans de la couronne.

Dépêche des Commissaires envoyés auprès du Roi.
RAMBOUILLET, 3 août.

Monseigneur,

C'est avec joie que nous annonçons le succès de notre mission. Le Roi a consenti à partir avec sa famille. Nous vous ferons part de tous les incidents et des détails du voyage avec la plus grande précision. Puisse-t-il se terminer heureusement!

Nous suivons la route de Cherbourg. Toutes les troupes ont été dirigées sur Eprenon. Demain au matin on aura décidé quelles seront les personnes qui définitivement suivront le Roi.

Nous sommes avec respect et dévouement,

De Votre Altesse Royale,

Les très-humbles et très-obéissans serviteurs,

DE SCHONEN,

Le maréchal MAISON,

ODILON-BARROT.

On ajoute sous l'enveloppe qui couvre cette lettre : « On pense que l'intention du roi est de s'embarquer pour les États-Unis d'Amérique. L'hésitation du roi a cessé évidemment à l'approche des troupes venant de la capitale.

PARIS, 3 août.

Le Dauphin a lu à Maintenon aux troupes qui l'accompagnaient, une proclamation annonçant à l'armée qu'elle était licenciée. Les chefs de corps dans toutes les parties de la France, se disposent à faire leur soumission au prince lieutenant-général.

Une dépêche télégraphique annonce que le drapeau tricolore a été arboré à Marseille et à Toulon, et le public apprendra bientôt, que l'armée d'Afrique a adopté nos couleurs. M. de Bourmont est arrivé à Toulon mais il a remis en mer aussitôt; on croit qu'il a fait route pour Naples.

Lettre particulière de Paris du 4 août.

J'ai à vous instruire de la nouvelle importante que le roi et toute sa famille ont quitté Rambouillet hier à 8 heures du soir. Ils ont restitué les diamans de la couronne et je crois que déjà ils sont arrivés. Le général Maison en était chargé. Le roi dit-on a pris la route de Cherbourg où il doit s'embarquer.

Une commission doit se réunir ce matin sous la présidence de M. Lafitte pour fixer le jour d'ouverture de la bourse. Cette commission est composée de MM. Lafitte, Lefèvre, Rotschild, Vassal, Vandermarck, etc., et on doit délibérer sur les meilleurs moyens à prendre pour régler les différences sur les fonds publics négociés le mois précédent, cette opération n'ayant pu avoir lieu en raison des événements des derniers jours.

L'ex-ministre Peyronnet a été arrêté à Tours. Le duc de Chartres est arrivé aujourd'hui à la tête de son régiment sous la bannière tricolore. Tout est tranquille maintenant.

Le *Messageur des Chambres* du 4 contient ce qui suit :

Le rapport de la mauvaise foi de Charles X a excité l'indignation des Parisiens. Six mille volontaires nationaux se sont assemblés aux Champs-Élysées, pour marcher sur Rambouillet. Toutes les voitures de louage de Paris ont été mises en réquisition pour les transporter à Versailles, aux frais de la ville. La population armée sur la route se joindra aux volontaires; ainsi que 8,000 Normands bien équipés qui viennent d'arriver à deux lieues de Paris.

Une autre lettre ajoute : « On voit par le *Messageur* que le roi nous réservait une nouvelle alerte; mais le général Gérard est parti pour Rambouillet avec 20,000 hommes et quelques pièces de canon. Nous n'aurons de ses nouvelles que

demain. La population de Paris est de nouveau sous les armes. L'exaspération contre les Bourbons est au comble.

Du *Moniteur* du 5 août :

Hier a été terminée l'œuvre commencée les 28 et 29 juillet. L'enthousiasme patriotique qui a fait marcher sur Rambouillet 60,000 hommes de la garde nationale de Paris a eu le résultat avantageux et décisif qu'on devait en attendre. A la première nouvelle de ce mouvement, le roi a quitté Rambouillet avec sa famille, abandonnant tout, jusqu'à sa dernière espérance. Les troupes nationales commandées par le général Pajol, et par le général Excelmans, le colonel Jacqueminot et M. Georges Lafayette ont déployé comme dans la semaine qui vient d'expirer, une résolution et un dévouement admirables. L'armée expéditionnaire a campé à Coignères, et se disposait à marcher à 3 heures du matin sur Rambouillet; c'est avec la plus grande peine que le général Pajol est parvenu à la retenir, quoiqu'il devint inutile d'aller plus loin.

CHAMBRE DES PAIRS, 4 août.

Le baron Pasquier nommé président de la chambre a fait lecture d'une ordonnance d'après laquelle les ducs de Chartres et de Nemours sont autorisés à siéger pendant le cours de la session. La chambre a fait choix des secrétaires, a nommé un comité pour la rédaction de l'adresse, et a ballotté les membres des bureaux.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Présidence de M. Labbey de Pompières (doyen d'âge.)

Les neuf bureaux ont été tirés au sort par le président. M. Charles Dupin a proposé attendu la gravité des circonstances, de procéder aux opérations préliminaires avec toute la rapidité possible, et de déclarer que la chambre resterait en permanence jusqu'à ce qu'elle eût vérifié les pouvoirs de tous les membres qui ont présenté leurs papiers. La séance a été employée matin et soir à la vérification de la validité des élections. Un grand nombre de membres a été admis; la décision au sujet de quelques autres a été ajournée.

Vers la fin de la séance, d'après le *Messageur* du 6, M. Ch. Dupin a dit à M. de Corcelles : « Quoique je tiens la Charte dans ma main, il n'y a plus de Charte. Après quelques réflexions par plusieurs députés, la Chambre a formé une liste de cinq candidats pour la présidence. Le nombre des votans s'élevant à 213, la majorité est de 110. Les personnes choisies sont MM. Casimir-Perrier, Jacques Lafitte, Benjamin Delessert, Dupin aîné, Royer-Collard.

Du *Messageur des Chambres*.

La nouvelle de la mort du roi de Naples est confirmée : il a fini ses jours à Turin à l'âge de 53 ans. Son fils Ferdinand Charles, duc de Calabre, âgé de 21 ans, doit lui succéder.

Du *Messageur* du 6.

St-Acheul (couvent des jésuites) est détruit. Le peuple s'est porté contre cet établissement, et il l'a incendié et démoli.

Une lettre dit en date du 6,

Aussitôt que la chambre sera constituée, on fera la proposition d'offrir la couronne au duc d'Orléans. Tout est préparé d'avance. Il est probable que des changemens auront lieu dans la pairie et dans la magistrature.

On annonce que le général Clausel a été nommé commandant en chef de l'armée d'Afrique.

Les correspondants des consignataires au Havre du navire *Great-Britain* nous communiquent l'extrait suivant d'une lettre particulière :

HAVRE, 4 août.

Nous n'avons le tems ce matin que de vous annoncer que Charles X qui va s'embarquer à Cherbourg fait demander deux navires américains pour le transporter, on ne sait pas encore où. Le *Charles Carroll* et le *Great-Britain* sont engagés à cet effet; le premier est prêt à partir et l'autre le suivra de près; à midi le prix d'affrètement sera fixé.

Il est difficile de concevoir que lundi dernier pendant que la capitale était déjà dans une agitation inexprimable que des cartouches étaient distribuées aux troupes avec de l'argent pour les exciter à tirer sur le peuple, le Roi et le Dauphin ont chassé toute la journée.

On lit dans le *Journal du Havre* :

Il faut bien faire observer que dans les derniers événements ce sont presque toutes les petites villes qui ont montré le dévouement le plus vif. Partout, autour de nous, on s'arme. Bolbec, Cauldebec, Goderville, Pont-Audemer, Honfleur surtout, donnent l'exemple. De forts détachemens sont partis pour Paris de Bernay, d'Elbeuf et de tous les environs de Rouen, et cette grande ville, dont le dévouement ardent n'est pas cependant suspect, n'envoie qu'un millier d'hommes à Paris, dont elle est si rapprochée.

Le Havre, dans cette circonstance, a fait son devoir; mais n'a fait non plus que son devoir. Pres de trois cents hommes sont partis, et parmi eux nous avons eu le bonheur de compter beaucoup de chefs de maisons qui ont tout oublié pour n'obéir qu'à leur patriotisme; quatre à cinq avocats sont parties de la colonne havraise, et beaucoup de commis fort distingués, et d'anciens militaires. Cet élan du Havre n'a pas été, nous le pensons inutile à Rouen.

Hier le *Drapeau sans tache* a flotté sur l'hôtel de la mairie. Il a été arboré ce matin à la Douane et sur tous les édifices du gouvernement. Des militaires du 43^e l'avaient planté hier matin sur la toiture élevée du puits artésien.

Une lettre de Paris datée d'hier, adressée au Havre par un député, annonce positivement que le traître Peyronnet vient d'être arrêté.

Le capitaine du 42^e, envoyé à Dieppe près de ses honorables camarades, a trouvé tout fait à son arrivée. Le drapeau tricolore flottait partout.

CAEN, 21 juillet 1830 (10 heures du soir). — Tranquille. Un instant les ateliers ont été fermés; mais à la nouvelle de l'établissement du gouvernement provisoire, l'activité renaît.

Le général commandant la place réunit le corps d'officiers, consultés sur le point de savoir quel fonds on peut faire sur leur dévouement au roi, ils répondent en brisant leurs épées; le général paraît lui-même content de cette disposition. L'enthousiasme des citoyens est général. A Boulogne, toute la population a salué les couleurs nationales par des cris de joie. — Montreuil et Abbeville sont tranquilles. — D'Amiens à Paris la position est la même qu'au passage du précédent courrier, c'est-à-dire, qu'on rencontre partout ordre et tranquillité.

LILLE. — Départ du 1^{er} août (4 heures du matin). Cette ville qui, au départ précédent, semblait craindre les dispositions des cuirassiers, est parfaitement rassurée sur ce point; cette troupe ainsi que l'infanterie fraternise avec les citoyens constitués en garde nationale. Le colonel des cuirassiers et un officier seulement ont été consignés; les autorités civiles et militaires sont restées à leur poste. — A Douai et à Cambrai, rien. — A Saint-Quentin, la garde nationale a arboré le drapeau tricolore. Au total route sûre et tranquille.

CLERMONT FERRAND. — Départ du 31 juillet (midi). — La ville est parfaitement calme. Deux mille jeunes gens se font inscrire sur les contrôles de la garde nationale, ils sont bien pourvus d'armes et de munitions, leur esprit est excellent la troupe fraternise avec eux. — Riom, au passage du courrier, a déjà réuni 150 gardes nationaux, le nombre doit être doublé le lendemain; cette ville n'a pas de garnison — Aignes-Perse fait ses dispositions — Gannat est organisé; très-bon esprit. — A Saint-Pourçau, union parfaite. — A Moulins, la garde nationale fait le service de concert avec les cuirassiers qui, disant-on au passage du courrier, devaient se rendre à Bourges par la Charité, et dont l'avant-garde était même déjà partie. En quelque lieu que l'on envoie ces braves militaires, ils ne veulent pas verser le sang de leurs frères. — A la Charité, à Cône, Briare, le peuple est sous les armes, le drapeau tricolore est arboré partout sur la route, même dans les hameaux. Montargis, Nemours et Fontainebleau sont sous les armes et ont aussi arboré les trois couleurs. — De Clermont à Paris la route est des plus sûres.

TOULOUSE. — Départ du 29 (à minuit). — On y connaît les ordonnances du 25; mais elles y produisent encore peu d'effet; le 63^e de ligne tient garnison dans cette ville, tout est tranquille comme aux voyages précédents.

A Limoges et à Orléans, comme au jour précédent pour la tranquillité, mais l'enthousiasme augmente encore. Le courrier rencontre sur son passage des militaires isolés sans armes, parmi eux des suisses.

BREST. — La plus grande tranquillité règne dans cette ville. Les deux courriers se sont rencontrés près de Rennes, la seule ville où il a appris le soulèvement de Paris. A Rennes, le chef des artilleurs s'est levé le premier et s'est joint aux jeunes gens pour assurer la tranquillité publique. A Alençon, la garde nationale fait le service; la ville est tranquille. Il restait une peur de lys sur l'écusson de la malle, les jeunes gens d'Alençon ont tenu à ce qu'elle fut effacée. A Mortagne, Verneuil, Tillières, Nonancourt, Dreux, sur toute la route, dans les villages comme dans les villes, l'amour de la patrie et de la liberté font célébrer la belle conduite des Parisiens. (Le départ de Brest a eu lieu le 30 à midi.)

STRASBOURG, 30 juillet, à minuit. — On n'y connaît encore que par des voyageurs et quelques lettres particulières, les troubles de Paris; mais on n'a rien d'officiel. L'ordre subsiste, la garde nationale n'est point encore organisée. De Strasbourg à Metz on est dans l'ignorance la plus complète des événements. A Metz la garde nationale s'organise sous les ordres du commandant général Villatte, qui vient de lui faire donner des armes. La masse des habitants est tranquille, des jeunes gens occupent les postes, toute la ville est en mouvement. Par mesure de sûreté, et dans le cas peu probable d'une tentative des Prussiens, le général Villatte envoie un détachement d'artillerie à Longwy. De Metz à Paris, le drapeau national décore tous les édifices publics et un grand nombre de maisons particulières; l'enthousiasme est prodigieux.

MÉZIERES. — Départ du 31 juillet, neuf heures du soir. — Événemens de Paris confusément connus. La garnison fraternise avec les citoyens; le drapeau tricolore n'est point encore arboré. Bethel montre les couleurs nationales; les gendarmes veulent en vain s'y opposer. Ils prennent la fuite et se retirent sur Mézières. A leur départ l'ordre se rétablit et le drapeau national est placé de nouveau sur tous les édifices; les pompiers et les citoyens font le service. A Reims le courrier rencontre celui parti de Paris avec les proclamations du gouvernement provisoire; elles sont aussitôt affichées aux cris de *Vive la Charte! Vive la Liberté!* Partout flotte le drapeau tricolore, aussi bien dans les villages que dans les villes.

EXPÉDITION D'ALGER. (Dépêche télégraphique.)

Le général Valazé, commandant en chef le génie, est de retour à Toulon.

Le général Achard est arrivé à Toulon, le 31 juillet, à huit heures du soir, à bord du *Scipion*, avec cinq millions de la régence d'Alger.

Les nouvelles que nous recevons d'Alger annoncent des dilapidations scandaleuses qui, sans doute, seront signalées aux chambres.

Il règne, comme on sait, beaucoup d'incertitude sur la somme à laquelle se monte le trésor du dey. Nous apprenons, par une lettre publique dans l'*Afrique*, que, suivant les déclarations publiques de l'aga du dey, le trésor situé derrière la salle d'assemblée du divan contenait 270 millions en or et argent.

A cette somme il convient d'ajouter la valeur des pierres et autres objets précieux, qui doit être énorme, car une forte partie des tributs humilians que l'Europe payait au dey, consistait en présens, et il s'en est accumulé des quantités considérables dans son palais.

LE COURRIER

DES

ÉTATS-UNIS.

FEUILLE SUPPLÉMENTAIRE.

NEW-YORK, MARDI, 14 SEPTEMBRE, 1830.

Les événements de France excitent à un si haut degré l'intérêt et la curiosité que nous n'hésitons pas faire paraître ce matin une feuille supplémentaire contenant les nouvelles que nous recevons par le paquebot *Hélène* parti le 4 août, et par le navire *Helen* qui a fait voile de Liverpool le 8. Nos abonnés verront dans cette publication une nouvelle preuve de notre zèle.

PARIS, 2 août.

M. le duc d'Orléans a nommé aujourd'hui :
M. Guizot, commissaire chargé provisoirement du ministère de l'intérieur ;
M. le baron Louis, commissaire chargé provisoirement du département des finances ;
M. Dupont de l'Eure, commissaire chargé provisoirement du département de la justice ;
M. le général Gérard, commissaire chargé provisoirement du département de la guerre ;
M. le comte Reynhart, ancien ministre plénipotentiaire à Francfort, commissaire chargé provisoirement du département des affaires étrangères ;
Et M. Girod de l'Ain, député, aux fonctions de préfet de police.

Tribunal de Commerce du département de la Seine.

Délibération du 31 juillet 1830.

Le Tribunal s'étant réuni ce jour en assemblée extraordinaire, M. Vassal, président du Tribunal et membre de la Chambre des Députés, a donné communication d'un arrêté pris sur son rapport par la commission municipale de Paris, en date de ce jour.

Cet arrêté est ainsi conçu :

La Commission municipale de Paris, attendu que, depuis le 26 juillet, la circulation des correspondances et effets de commerce, dans la ville de Paris, a été suspendue par force majeure ; que, depuis le 28 juillet, le tribunal de commerce a suspendu ses audiences ; que les citoyens, occupés à la défense commune, ont dû forcément suspendre le cours de leurs affaires et leurs paiements ; vu les réclamations qui lui sont adressées par le commerce de Paris ; après avoir entendu le président du Tribunal de commerce ; considérant l'urgence des circonstances,

ARRÊTE :

Art. 1^{er}. Les échéances des effets de commerce, payables à Paris depuis le 26 juillet jusqu'au 15 août inclusivement, seront prorogées de dix jours, de manière à ce que les effets échus le 26 juillet ne soient payables qu'au 5 août, et ainsi de suite.

2. Tous protêts, recours en garanties, et prescriptions des effets de commerce mentionnés, en l'article 1^{er}, sont également suspendus.

Fait à l'Hôtel-de-Ville, à Paris, le 31 juillet 1830.

Signé LOBAU, AUDRY DE PUYRAVEAU, DE SCHONEN, MAUGUIN.

MM. Anselme de Barante et Empis sont nommés commissaires-généraux chargés de l'administration de la liste civile, domaine de la couronne, domaine privé et leur dépendances, sans exception ni réserve.

Aujourd'hui, la Commission municipale provisoire de Paris a écrit à M. le duc d'Orléans, lieutenant-général du Royaume pour lui déclarer qu'elle résignait entre ses mains les pouvoirs dont elle était investie depuis cinq jours.

Aujourd'hui, à une heure après-midi, MM. les Pairs de France, présents à Paris, et ayant en tête M. le marquis de Pastoret et M. le marquis de Sévigné, sont venus au Palais-Royal présenter leurs hommages à M. le duc d'Orléans, lieutenant-général du royaume.

Aujourd'hui dimanche, toutes les églises de Paris, même celles qui avaient été transformées en ambulances pour les blessés dans les journées des 27, 28 et 29 juillet, ont été rouvertes aux fidèles ; le service divin a été célébré partout avec le calme et la pompe ordinaires.

Mme. de Polignac est arrivée à Versailles lundi matin, à 11 heures, en revenant de sa terre de Miremont. Sa voiture a été arrêtée, et un ouvrier s'approchant de la portière, lui a dit avec tristesse en lui montrant le peuple en armes : « Voyez, madame, dans quel état nous a mis votre mari ; mais c'est égal, partez, nous n'en voulons pas aux femmes. » Et la voiture s'est éloignée sans obstacle.

3 août.

Aujourd'hui, M. le marquis de Larochejacquelin, pair de France, est venu à Paris demander, au nom de Charles X, un sauf-conduit pour lui et pour sa famille. Cinq commissaires ont été nommés pour assurer son voyage jusqu'à la frontière : ce sont MM. le maréchal duc de Trévise et le duc de Coigny, pairs de France, le colonel Jacqueminot, de Schonen, députés, et M. Odillon-Barrot, avocat.

M. le duc de Laval, ambassadeur à Londres, a quitté cette ville mardi dernier pour se rendre à Paris, où il est arrivé aujourd'hui.

M. de Pastoret, chancelier de France, a donné aujourd'hui sa démission, qui a été acceptée.

Le lundi 26, un ancien ministre a reproché en termes vifs à M. de Polignac les ordonnances du 25.

Le président du conseil ne s'en est pas ému, et il s'est borné à répondre : « C'est une affaire arrangée ; le reste regarde la gendarmerie ! »

Mgr. le duc de Bourbon, prince de Condé, a souscrit pour une somme de 6,000 fr. en faveur des braves qui ont été blessés dans les mémorables journées des 27, 28 et 29 juillet, ainsi que des familles de ceux qui ont succombé.

Le pain de quatre livres reste taxé pour la première quinzaine d'août à 16 sous 2 liards.

On a su la visite de M. de Sémonville au roi. Mais voici quelques détails sur la démarche du grand-référendaire de la Chambre des Pairs.

Il se présente à St-Cloud et s'arrête à M. de Polignac, lui disant : « Vous perdez le roi et la monarchie. »

M. de Polignac répond : « Ce propos est d'un factieux. Au lieu de perdre la monarchie et le roi, je les sauve ; dans quelques heures vous aurez la preuve de ce que j'avance. »

« Je suis trop vieux, réplique M. de Sémonville, pour m'amuser à discuter avec un fou. Je veux parler au roi. »

On écrit de Toulon, le 28 juillet 1830 : « La division de réserve de l'armée d'Afrique a reçu l'ordre de se séparer. Le 36^e et le 60^e régiments de ligne, qui en faisaient partie, vont prendre garnison en Corse, en remplacement des Suisses, qui y sont stationnés depuis trois ans, et les autres régiments retourneront prochainement dans leurs garnisons respectives. »

On compte que dans le camp de Sidi-Ferruch et sur les bâtiments qui sont mouillés dans la baie, et dont on a fait des ambulances, il y a environ 950 malades de la dysenterie, sans compter ceux qu'on a conduits ici. Cette maladie paraît faire des progrès rapides et effrayants. »

Les boutiques, les ateliers sont ouverts. Un grand nombre d'ouvriers sont occupés au pavage pour faciliter la circulation des voitures. Les halles étaient ce matin bien approvisionnées.

Les commissaires nommés pour gérer provisoirement les divers ministères se sont réunis au Palais-Royal, chez M. le duc d'Orléans, ils y sont restés cinq heures.

A midi, Mme la duchesse d'Orléans, avec les princesses ses filles, est allée visiter les blessés dans les hôpitaux.

L'Odéon et les théâtres du Vaudeville, des Variétés, des Nouveautés, de l'Ambigu, de la Gaité et de la Porte-Saint-Martin, jouent aujourd'hui au bénéfice des veuves et des blessés.

GARDE NATIONALE DE PARIS.

Ordre du jour.

Le général commandant en chef est informé que, dans plusieurs légions, les citoyens qui doivent faire partie de la garde nationale, après s'être fait inscrire, attendent, pour faire leur service, que l'organisation soit publiée. Il en résulte une fatigue extrême pour ceux qui, jusqu'à ce moment, ont été chargés du maintien de l'ordre public.

Le général en chef recommande à MM. les chefs provisoires de chaque légion de presser, autant que possible, la formation des compagnies, qui devront, lorsqu'elles seront au complet de 120 hommes, s'occuper du choix et de la nomination de leurs officiers et sous-officiers. L'organisation générale, qui sera publiée le plus tôt possible, sera basée sur les principes de la formation de 1791, sauf douze légions d'infanterie et une de cavalerie. Il n'y aura rien de changé dans l'uniforme, si ce n'est la patte du parement, qui, au lieu d'être bleue, sera blanche.

Le général commandant prévient MM. les chefs provisoires de chaque légion qu'il passera, au Champ-de-Mars, le 7 de ce mois, la revue de la garde nationale parisienne.

A l'Hôtel-de-Ville de Paris, le 2 août 1830.

Signé LAFAYETTE.

Le colonel CARBONEL.

LIEUTENANCE GÉNÉRALE DU ROYAUME.

Art. 1^{er}. Les condamnations prononcées pour délits politiques de la presse, demeurent sans effet.

2. Les personnes détenues à raison de ces délits seront sur-le-champ mises en liberté. Il est fait également remise des amendes et autres peines, sous la seule réserve du droit des tiers.

Les poursuites commencées jusqu'à ce jour cesseront immédiatement. — Paris, le 2 août 1830.

Signé LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS.

Et plus bas :

Le Commissaire provisoire au département de la justice, Signé DUPONT DE L'EURE.

M. Auberson est nommé préfet du département de Seine-et-Oise.

M. Clausse, ancien magistrat, est nommé maire de Versailles, en remplacement de M. le baron de Fresquaine. Paris, le 1^{er} août 1830.

Après avoir pris les ordres de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans, lieutenant-général du royaume :

Le commissaire chargé provisoirement du département de l'intérieur, arrêté ce qui suit :

Quatre commissaires seront chargés, dans chaque arrondissement municipal de la ville de Paris, de recueillir les noms des victimes des derniers événements, soit de celles qui y ont succombé, soit de celles qui en ont notablement souffert, et de prendre des renseignements sur l'état de leurs familles. Ils dresseront une table de ces renseignements et nous les transmettront aussitôt, afin que nous puissions prendre ou proposer les mesures nécessaires pour acquitter la dette de la patrie.

Paris, à l'Hôtel du ministère de l'intérieur, 1^{er} août 1830.

Le commissaire chargé provisoirement du département de l'intérieur, Signé GUIZOT.

La Bourse n'a point encore été ouverte ; on croit qu'elle le sera mercredi ou jeudi.

Le trésor particulier de la duchesse d'Angoulême, qui fermait, dit-on, 3,800,000 frs., a été saisi chez le baron Charlet, rue de la Chaussée, n. 10, au moment où l'on se disposait à le faire évacuer. Un homme vêtu en colonel, portait sur lui 500,000 frs. en billets de banque. Toutes les sommes trouvées chez M. Charlet ont été déposées à l'Hôtel-de-Ville. Le baron Charlet était secrétaire des commandements et trésorier général de la dauphine.

La disposition des couleurs nationales n'est pas indifférente, puisqu'elle a été établie par la loi. Nous rappellerons à nos concitoyens que, sur les drapeaux, le bleu doit être à la hampe, puis le blanc, puis le rouge ; et que, sur les cocardes, le bleu doit être également au centre et le rouge au bord extérieur. Les trois couleurs, attachées à la hampe, même dans une position horizontale, forment le pavillon hollandais.

Une personne qui arrive de Liège à trois heures aujourd'hui, nous annonce que la population de la ville a fraternisé avec les troupes de la garnison, et qu'elles ont arboré ensemble le drapeau tricolore aux cris de *Vive la Chartre*.

Les villes de Valenciennes et de Cambrai ont suivi l'exemple de Liège.

M. de Châteaubriand se rendait aujourd'hui de la rue du Coq-Saint-Honoré à la Chambre des Pairs. Il a été reconnu. Alors la foule s'est précipitée à sa rencontre et l'a accompagné aux cris de *vive Châteaubriand ! vive le défenseur de la liberté de la presse !* Un instant M. de Châteaubriand a été porté en triomphe, il a été conduit jusqu'aux portes de la Chambre des Pairs.

M. Mole, qui entrait à la Chambre en même temps que M. de Châteaubriand, a été salué des plus vives acclamations.

M. Lafitte s'est empressé de mettre 500,000 fr. à la disposition de la commission municipale, pour satisfaire aux premiers besoins.

Le beau drapeau tricolore qui flotte sur la colonne Vendôme avait été adressé par une dame à l'auteur du *Vieux Drapeau*.

Dans la journée du 28, Marmont envoya des dépêches importantes à Charles X : celui-ci se rendait à la messe, et répondit qu'après l'office il prendrait connaissance des dépêches.

Un citoyen a eu l'heureuse pensée de substituer le nom de *Lafayette* à la rue qui portait celui de Charles X, dans le nouveau quartier Poissonnière. Ce changement a été effectué aujourd'hui.

Charles X a voulu faire distribuer des croix d'honneur hier aux gardes royaux qui sont retournés à St-Cloud après avoir massacré leurs frères. Les soldats auxquels on les offrait les refusant, tout honteux d'une pareille récompense, et sous prétexte qu'ils ne les méritaient pas plus que leurs camarades.

Avis aux citoyens. — Le commissaire provisoire du département des finances invite toutes les autorités à protéger la perception des impôts légalement établis.

Tous les citoyens s'empresseront en acquittant exactement les taxes, d'aider le gouvernement, dans les besoins de son service.

Le Bon Louis.

On a trouvé aux Tuileries le texte des ordonnances de paiement de sommes considérables aux troupes, pour récompenser leurs massacres et les engager à les continuer. Ces pièces seront rendues publiques.

Depuis hier, la plupart des ambassadeurs des puissances étrangères, présents à Paris, ont déjà donné au duc d'Orléans, au nom de leurs souverains respectifs, l'assurance des dispositions les plus amicales. L'ambassadeur d'Angleterre a été, dit-on, un des premiers. Non seulement la nation, mais aussi le cabinet anglais, avaient très-bien jugé la véritable situation des choses en France, et le résultat inmanquable des actes criminels des ministres.

La duchesse d'Orléans, les princesses les princesses ses enfants, ainsi que mademoiselle d'Orléans, ont quitté Neuilly et sont arrivés aujourd'hui au Palais-Royal.

Le duc de Bourbon, retiré depuis long-temps de la cour, et livré entièrement aux jouissances de la vie privée, n'a payé quitté son château de Saint-Leu, où il se propose de passer l'été.

Le roi de Naples est mort.

On cite plusieurs jeunes créoles des îles de France, Bourbon et de la Martinique, qui se sont fait remarquer dans l'immortelle journée du 29 juillet. Ces intrépides colons se sont couverts de gloire à l'attaque de la caserne des Suisses, rue de Babylone ; on les a vus, sous le commandement d'un élève de l'école polytechnique, soutenir pendant plusieurs heures le feu continu des Suisses, et monter les premiers à l'assaut. Honneur à ces braves colons qui ont secondé si vaillamment l'attaque des gardes nationaux !

M. le colonel Trobrind est arrivé aujourd'hui, à la tête de quatre mille hommes, venant avec lui de la Normandie, et composés d'anciens militaires. Il était parti pour venir au secours des habitants de Paris.

M. Farcy, l'un des rédacteurs du *Globe*, et l'un des élèves les plus distingués de l'ancienne école normale, a trouvé la mort en combattant glorieusement à l'attaque des Tuileries le 29 juillet.